

*ms. tel. H. J.
Stockholm d'29/6/1866*
HONNY SOIT

QUI MAL Y PENSE,

OU

HISTOIRES

DES

FILLES CÉLÈBRES

DU XVIII^e SIECLE.

Fabulae narrari creduntur, Historiae sunt.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXI.



15



H
QU

DE



gnifi
ente
defin

7



HONNY SOIT
QUI MAL Y PENSE.

HISTOIRES
DES FILLES CELEBRES
DU DIX-HUITIEME SIECLE.

PREMIERE PARTIE.

SUR la pente douce d'une
S colline agréable , est situé
un Château , dont l'exté-
rieur n'annonce rien de ma-
gnifique , mais dont la distribution bien
entendue , procure tout ce que peut
desirer la commodité la plus recher-

I. Partie.

A

chée. Des jardins enchantés produisent dans toutes le saisons des fleurs & des fruits qui renaissent sous la main qui les cueille.

On découvre de loin une prairie coupée par la Seine & par mille ruisseaux qui s'y perdent : les bergers & les bergères des environs viennent y danser les jours de Fêtes , parés des fleurs de la prairie & de l'innocence de leur cœur.

Sur le revers & aux deux extrémités du coteau , sont des bosquets dont les routes font mille détours. Les amans viennent y rêver ou jouir de leurs amours : le rossignol & la fauvette semblent y oublier les leurs , pour n'y chanter que ceux de l'aimable maîtresse de ces beaux lieux ; la Dame du Village est la souveraine des cœurs.

Telle est la campagne charmante que je choisis , pour me remettre d'une maladie dont la longue convalescence me devenait insupportable.

Persuadé du plaisir qu'on aurait à



m'y
mon
prise
nonce
net,
ment
Af
l'ama
fienne
adora
aimé
depu
dans
rent t
quelq
qu'ils
sujet
blière
sans m
attent
té du
ment
d'être
affaire
déter

3
m'y recevoir ; je n'y écrivis point
mon arrivée ; je voulus que la sur-
prise fût entière : & fans me faire an-
noncer , je me fis conduire à un cabi-
net , dont j'ouvris moi-même douce-
ment la porte.

Affis vis - à - vis l'un de l'autre ,
l'amant serrait amoureusement dans les
siennes les mains d'une maîtresse qu'il
adorait & dont il était éperduement
aimé ; c'était leur unique occupation
depuis six ans qu'ils s'étaient retirés
dans ce séjour délicieux. Ils me reçurent
tous deux avec transport ; & si
quelque chose put diminuer le plaisir
qu'ils avaient de me voir , c'était le
sujet qui le leur procurait. Ils n'ou-
blièrent rien pour que notre joie fût
sans mélange , & ils y réussirent. Mille
attentions , mille soins joints à la bon-
té du climat , me rétablirent parfaite-
ment en moins d'un mois. La crainte
d'être importun , & quelques petites
affaires qui m'appellaient à Paris , me
déterminèrent à partir ; mais il ne me

4
fut pas possible. On me cacha mes habits , & on ne me laissa qu'une robe de chambre : il fallut promettre que je resterais encore une semaine ; après cette semaine , on m'en demanda une autre , enfin de jour en jour , j'y passai six mois sans m'en être aperçu.

Parmi mille plaisirs qu'on inventait pour m'y retenir , celui qui me flatta le plus , était celui que nous prenions tous les soirs après le souper. Nous allions prendre le frais sous un berceau épais : là , moitié assis , moitié couchés sur des lits de gazon , tantôt le Chevalier de S*** , tantôt son adorable maîtresse nous contaient mille petites histoires tout-à-fait amusantes.

L'aimable Donamour , n'avait pas toujours possédé l'agréable retraite qui faisait ses délices & où nous goûtions tant de plaisirs ; enlevée de bonne heure à sa famille , elle avait quelque tems vécu à Paris au nombre de ces femmes charmantes que leur penchant a dévouées au service de leur

pat
El
sen
rou
l'au
P
rac
des
dan
C
ne a
men
nes
S
blen
au n
affez
dant
Je
moir
qui j
vrou
sous

5

patrie sous les étendarts de la volupté. Elle n'en faisait point mystère, trop sensée pour imaginer qu'un sexe pût rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Elle se faisait donc un plaisir de nous raconter, ou son histoire, ou celles des femmes à qui elle avait été liée pendant son séjour à Paris.

Ce sont ces Historiettes que je donne au Public, avec tous les ménagemens que peuvent exiger les personnes qui s'y trouvent intéressées.

Si les premières sont reçues favorablement, j'en donnerai tous les mois au moins deux ou trois, & j'en ai un assez bon nombre pour en fournir pendant plusieurs années.

Je commence par celle de Mademoiselle de la C*** de Donamour, de qui je tiens toutes les autres qui suivront, ainsi qu'elles me tomberont sous la main.

HISTOIRE

*De Mademoiselle de la C***, plus connue sous le nom de la Marquise de D***.*

JE suis née dans la Ville de N.....
 d'un de ces Gentilshommes, dont l'Etat fait si grand cas, qu'il ne les emploie jamais que dans ses plus pressans besoins; vous m'entendez..... ceux qui ne marchent qu'avec l'arrière-banc: ma mere fort honnête Dame, un peu criarde, d'ailleurs très-bien assortie de tout point, chérissait uniquement son tendre époux; tous deux, sans respect, auraient très-bien fait le pendant de Monsieur & Madame de Sottenville.

Un grand frere marié par convenance à une petite cousine, faisait valoir une Ferme, un autre était Lieutenant de Milice, le troisième au Séminaire, & deux grandes sœurs droites comme

*Histoire de la Marquise de D ***.* 7

un jonc en attendant mari, composaient la famille de M. de la Colombiere, c'est le nom de mon pere. Sa fortune qui ne répondait pas à la fécondité de sa tendre épouse, fit qu'on me destina au Cloître : j'y fus enfermée dès l'âge de douze ans ; & c'est au fond de cet asile sacré, que le goût du plaisir germa dans mon cœur ; la premiere occasion le fit éclore.

Il y avait environ un an que j'étais dans cette retraite ; un petit air coquet m'y annonçait déjà, il me fit remarquer d'une Pensionnaire nouvellement arrivée dans la maison. Adelaïde était une fille de dix-huit ans, qui venait de souffrir un enlèvement pour lequel on l'avait grillée, avec défense expresse de la laisser aller au Parloir sans surveillante. Comme j'avais toute liberté, elle crut qu'elle pourrait se servir de moi pour renouer avec son amant : de-là l'étroite liaison qui fut dès lors entre nous ; l'intérêt personnel fut toujours le premier lien de l'amitié.

Adelaide, dont je fus bientôt inséparable, se consolait de son mieux avec quelques compagnes, du chagrin d'avoir perdu son amant. Sa compagnie était choisie & peu nombreuse; deux jeunes Religieuses & deux autres Pensionnaires la composaient; j'achevai le sixain.

Adelaide m'avait confié l'état de son ame, & m'ayant mis entre les mains l'intérêt de son cœur, elle m'engagea de faire tenir une Lettre au Chevalier de Frêle son amant; nous convînmes que je me servirais du ministère de la servante du logis, qui venait régulièrement chaque semaine apprendre de mes nouvelles. Cela fut bientôt exécuté moyennant un petit présent: le zèle d'une gouvernante trouve des aîles quand l'intérêt lui donne l'essor. La Lettre invitait le Chevalier à venir me demander au parloir; je devais l'y recevoir & l'engager à tenter un nouvel enlèvement pour la tirer d'un esclavage où elle

*de la Marquise de D***:*

9
étoit condamnée pour le reste de ses jours. Je me prêtai à tout & me préparai à la visite du Chevalier qui ne manqua pas au jour nommé.

Je ne sçais dans quelle vue il me prit fantaisie de me parer ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, à moins que je n'en cherche la raison dans le fond d'un tempérament coquet qui se déclarait tous les jours; quoiqu'il en soit, j'étais avec Adelaïde qui m'en faisait la guerre, lorsqu'on vint m'avertir qu'un jeune Cavalier me demandait au parloir. Nous tressaillîmes l'une & l'autre à cette annonce; je ferai la main de ma compagne, pour lui faire entendre que j'allais travailler à ses intérêts, & je volai au parloir.

Le Chevalier parut surpris à mon apparition; j'étais grande & fort avancée pour mon âge, faut-il s'en étonner? L'amour émancipe de bonne heure les sujets qu'il destine au soutien & à l'embellissement de son empire. Tous deux debout vis-à-vis l'un de

l'autre, le Chevalier demeurait muet, j'avais perdu la parole : nous nous toisions tous deux, nos yeux seuls étaient les interprètes du trouble que nous éprouvions : cependant comme le silence n'est pas en sa place dans un parloir de Religieuses, & que c'est un état trop violent pour une femme, je le rompis la première ; mais toujours plein du même trouble, il m'adressait toujours personnellement ses réponses, lorsque je lui parlais de mon amie. Je n'eus bientôt rien à lui reprocher, & nous nous trouvâmes insensiblement en conversation réglée de lui à moi, sans que je puisse dire encore aujourd'hui comment cela se fit ; il en résulta qu'en nous quittant, Adelaïde n'avait plus d'amant : nous résolûmes cependant de lui cacher notre intimité pendant quelque tems, & pour cet effet je me chargeai d'une Lettre qu'il lui avait préparée, mais dont il me pria d'adopter toutes les expressions.

On peut juger avec quel empresse-

*de la Marquise de D***.*

ment je fus reçue , & avec quelle avidité la Lettre fut dévorée ; les termes m'en parurent si tendres & si bien répondre au feu qui commençait à brûler mon cœur , que je n'eus pas de peine à me les attribuer comme le Chevalier me l'avait recommandé , & feignant de la laisser savourer son bonheur , je me retirai dans ma chambre pour ne m'occuper que de mon amour.

Il y avait déjà près de trois ans que j'étais dans mon Couvent , on commençait à me presser de prendre le voile ; jugez de ma vocation , par ce que je viens de vous apprendre.

Je pris occasion de ces sollicitations , pour presser le Chevalier d'effectuer avec moi le projet d'enlèvement qu'il avait formé pour ma compagnie ; mais lui-même à son tour me pressa de lui donner un gage irrévocable de mon amour. La proposition n'était sans doute pas recevable , mais le penchant combattant pour lui. . .

que vous dirai-je ? Le grillage ne nous opposa qu'un obstacle impuissant.

Je révis le Chevalier deux jours après , & me flattant d'une prochaine évasion , il me pria de remettre à Adelaïde un billet , qu'il me lut à son ordinaire avant de le cacheter ; mais heureusement j'aperçus une substitution de papier qui m'inquiéta , & pour m'en éclaircir , aussi tôt qu'il fut parti , au lieu de courir chez Adelaïde , je rentrai dans le parloir , je décachetai le fatal billet , & je vis avec horreur que j'étais là dupe du Chevalier. Il promettait à sa maîtresse de venir le soir même la prendre par dessus les murailles du jardin , où il la conjurait de se rendre , avec défense expresse de ne m'en rien communiquer. Je fus outrée d'une pareille noirceur , & n'écoutant que mon dépit , je portai la Lettre à Madame l'Abbesse , après l'avoir recachetée. Je lui dis qu'on m'en avait chargée , & que je venais sçavoir si je ferais bien de la remettre. L'Abbesse

me
surp
ma p
aucu
plus
pent
din :
perf
pût
me n
quel
cher
naître
faire
T
être
du
man
de p
dant
m'ap
xion
qu'o
rent
loign

me loua sur ma discrétion ; mais je fus surprise, après la lecture qu'elle en fit en ma présence, de n'apercevoir en elle aucune marque de colére, pas même la plus légère émotion ; je ne sçavais qu'en penser, & j'allai y rêver dans le jardin ; mais mon cœur trop plein de la perfidie du Chevalier, mon esprit ne pût prendre aucune résolution, & je me rendis au Réfectoire, au sortir duquel l'Abbesse emmena Adelaïde coucher dans sa chambre, ce qui me fit naître sur le champ le dessein de me faire enlever en sa place.

Tout me réussit à merveille, & sans être reconnue, je me vis bientôt hors du Couvent, emmaillotté dans un manteau & enfermée dans une chaise de poste courant à toute bride. Cependant je ne sçavais pas trop si je devais m'applaudir de ma ruse ; mille réflexions qui naissent de la circonstance & qu'on ne peut rapeller, m'occupèrent pendant le chemin. Plus je m'éloignais, plus j'étais troublée, Enfin,

entre la crainte & l'espérance, j'arrivai à P petite Ville sur la route de Paris. Quelle fut ma surprise en descendant de ma chaise, de ne voir que des visages inconnus ! En vain demandais-je le Chevalier de Frêle, on me regardait avec de grands yeux hébétés qui ne m'instruisaient pas davantage. J'étois dans cette perplexité, lorsque j'entendis arriver deux Cavaliers au grand galop ; ils ne tardèrent pas à paraître dans ma chambre. Qu'avez-vous fait ? Malheureux ! dit l'un d'eux à mon aspect, est-ce là Mademoiselle de G *** ? Retirez-vous marauds, puis s'adressant à moi, comment pourrais-je, Mademoiselle, réparer la faute de mes gens, & par quel hazard vous trouvai-je entre leurs mains ? Je compris facilement que la même nuit avait été destinée à deux enlevemens, dont aucun ne réussit comme il avait été projeté ; mais je me gardai bien de rien faire paraître, & m'étant remise, je lui répondis que je

me
pée
je n
hom
nuit
venu
une
sans
Q
l'inc
tre i
desti
d'im
ami,
miad
voy
Ha ça
vous
Voul
vent
lonta
ne le
osez
cond
muna

me promenais dans nos jardins, occupée de quelques idées tristes ; lorsque je m'étais sentie saisie par plusieurs hommes ; que la peur, l'obscurité de la nuit m'avaient fait évanouir ; que revenue à moi, je m'étais trouvée dans une chaise, & que le reste s'était fait sans doute par ses ordres.

Que je suis malheureux ! s'écria l'inconnu, une méprise fatale fait votre infortune & la mienne. Ciel !... destins !... il allait enfile une kirielle d'imprécations ; oh parbleu, dit son ami, vas-tu nous étourdir de tes jérémiades ? Raisonnons bien plutôt, & voyons ce qu'il y a de mieux à faire. Ha ça, Mademoiselle, continua-t-il ; vous voilà ici, quels sont vos desseins ? Voulez vous retourner à votre Couvent, je n'en crois rien ; tout involontaire que soit votre enlèvement, on ne le croira pas tel. Je vais à Paris, osez m'y suivre & vous confier à ma conduite ; là vous choisirez telle Communauté qu'il vous plaira, & je ferai

vosre paix avec vosre famille ; ces sortes d'affaires se traitent mieux de loinquede près ; je ferai à vos parens unaveu sincere de la vérité que mon ami ne refusera pas d'attester.

Le projet me parut raisonnable , je l'acceptai , & nous partîmes les uns pour Nantes , les autres pour Paris.

Pour prévenir mille inconveniens , Saint-Leger , le Cavalier que je suivais , jugea à propos de déguiser mon sexe , ce qui me conduisit à un petit accident que je n'avais pas prévu.

L'hôtellerie où nous descendîmes le soir , se trouva si remplie , qu'il ne restait qu'un lit que l'hôtesse nous pria de partager : cette proposition m'embarrassa ; mais Saint-Leger répondit que oui , en me faisant un clin d'œil qui me rassura & qui me fit sentir la nécessité de ne rien faire paraître. L'heure du coucher venue , je ne fus pas peu surprise de voir Saint-Leger se préparer à suivre l'idée de l'hôtesse. Je voulus me lever , mais il me dit de

si b
pron
laiss
quoi
Paris
Je
ger
plus
cher
me
volu
dessa
Il
viva
toujo
chan
sans
mes
triste
jalou
de se
surai
augm
mes
yes,
I.

si bonnes raisons , me fit de si belles promesses , que je me rendis ; je vous laisse à penser s'il en tint aucunes ; quoi qu'il en soit , nous arrivâmes à Paris.

Je ne jugeai pas à propos de changer si-tôt d'habillement , pour être plus en sûreté contre les premières recherches de mes parens , vers qui je ne me souciais plus de retourner ; la volupté m'enlevait pour jamais à leurs desseins.

Il y avait environ six mois que je vivais avec Saint-Leger ; il m'avait toujours laissée toute sorte de liberté , il changea tout-à-coup. Il me tourmenta sans cesse , les tracasseries sont les armes offensives de l'ingratitude , il parut triste , soupçonneux , je crus qu'il était jaloux. Ce sentiment qui révolte tant de femmes me flatta , parce qu'il m'assurait du cœur de mon amant , & il augmenta mon amour. Je redoublai mes attentions : plus elles étaient vives , plus elles l'importunaient ; il fei-

gnait de douter de leur sincérité.

Affligée autant que surprise d'un pareil procédé, je lui cachai quelque tems par délicatesse l'effet qu'il produisait sur mon cœur. Ma discrétion augmenta son humeur ; il s'attendait à des reproches qu'il desirait ; il n'eut que des caresses qu'il rebuta. Une telle conduite qui aurait ramené tout autre dans mes bras, l'en éloigna pour jamais.

Saint-Leger avait senti la fatiété qui suit toujours une jouissance tranquille.

Je ne connaissais pas encore les hommes, mais je sçavais assez bien compter avec moi-même, pour imaginer que l'amour est le tarif des caresses. J'apercevais dans celles de Saint-Leger une diminution sensible, & elles menaçaient d'être réduites à zéro. Je fis donc mon petit calcul, & je conclus que Saint-Leger plaçait son revenu sur d'autres fonds que le mien ; j'avais compté juste.

Je le faisais suivre, & mon espion fidele & intelligent, me rapportait tous les jours que Saint-Leger entrait dans une porte cochere de la rue de V mais qu'il ne pouvait sçavoir chez qui, parce qu'une espèce de Portier s'était toujours présenté pour sçavoir qui il demandait: cependant après plusieurs informations dans le quartier, il conjecturait que ce ne pouvait être que chez une nommée Mademoiselle du C***, qui logeait au troisieme sur le devant. Il y avait déjà quelques jours que j'avais reçu ces cruelles instructions, dont je tirais des conjectures plus cruelles encore, lorsqu'un matin mon émissaire arriva d'un air triomphant m'apporter une nouvelle qui m'accabla; l'espérance d'avoir un écu de plus, lui avait inspiré une joie qui lui permit à peine de me faire un recit qui me déchira le cœur. Il avait à son ordinaire suivi Saint-Leger jusqu'à la porte en question; à peine était-il entré, qu'une servante en était

sortie , & était revenue dans un Fiacre : au bruit qu'il avait fait en arrivant , Saint-Leger avait mis la tête à la fenêtre & avait descendu avec une Demoiselle , tous deux avaient monté dans le Fiacre ; lui à dix pas de la maison était grimpé derrière , & n'en avait descendu que lorsqu'il l'avait vu s'arrêter au Bureau des Carrosses de Versailles : là mon traître avait pris une chaise , dans laquelle il était parti avec son Infante.

Était-ce une fuite ? Était-ce une partie de plaisir , je n'en pus sçavoir davantage ; je résolus de m'instruire par moi même. Mon déguisement me servait , je me fis conduire dans la rue de V il me montra la maison. Tout vis-à-vis était un petit Café : j'y entrai dans l'espérance d'y trouver quelques éclaircissements ; je demandai du chocolat , le garçon qui me le servait avait un air leste & entendu dont j'augurai bien. Mon chocolat pris , il vint me desservir ; je lui donnai un

écu ; & je le priai de garder le reste pour lui : ne connaissez-vous pas une Mademoiselle du C*** ? Elle demeure tout vis à-vis , me répondit-il , & je lui porte du café tous les jours.

N'y voyez-vous pas souvent , continuai-je , un grand jeune homme vêtu de telle façon ; c'est à quoi je ne prens pas garde , me répondit-il froidement , & en laissant ma monnoie sur la table ; je fus surprise de cette action d'un garçon de Café , & j'imaginai qu'il mettait son indiscretion à plus haut prix. Je le rapellai , & lui faisant signe de s'approcher de plus près , je lui mis deux écus dans la main , & le pressai de me dire ce qu'il sçavoit ; rien me dit-il , presque en colère , & rejetant mes deux écus. Quand on est infortuné , tout s'en mêle pour vous contrarier ; il n'y avait peut-être que moi qui eût trouvé un garçon de Café discret & à l'épreuve de deux écus ; mais la nature se change pour les malheureux.

Je me promenais à grands pas dans le Caffé, fort incertaine de ce que j'avais à faire, lorsqu'il entra une grande fille avec un grand tablier & un plus grand fichu encore; je viens, dit-elle, s'adressant à la Maîtresse, vous payer les deux tasses de café de hier & la bouteille de liqueur de l'autre jour. Cela ne pressait pas, reprit obligeamment la Limonadière, tout est fort au service de Mademoiselle du C***; elle est sortie de bon matin, continuat-elle: oui, reprit l'espèce de femme de chambre, ils sont allés à Versailles, & ne reviendront que demain au soir; je ne me suis pas souciée d'aller avec eux, d'ailleurs je ne peux pas souffrir son Monsieur, & elle ne l'aime guères davantage; mais que voulez-vous, le tems est si mauvais pour tout. Vous avez bien raison, reprit la Limonadière, nous ne faisons rien; adieu Mademoiselle Commodine; adieu Madame du Lavage.

Je sortis du Caffé hors de moi-même

& je
diter
Je
& la
desir
nuisi
celui
Le
felle
& M
raien
ginat
me p
pour
la pl
soluti
minai
mont
cela a
porte
traver
trouv
encor
res, c
plat o

& je me retirai chez moi , pour y méditer mille projets tragiques.

Je passai le jour dans l'irrésolution & la nuit sans être plus tranquille ; le desir de la vengeance est souvent plus nuisible à celui qui l'éprouve , qu'à celui qui en est l'objet.

Le perfide Saint-Leger , Mademoiselle du C*** , le garçon de Caffé , & Mademoiselle Commodine couraient l'un après l'autre dans mon imagination ; cependant le nom de celle-ci me parut une prévention favorable pour mes intérêts , tant il est vrai que la plus petite chose peut fixer nos irrésolutions. Je m'habillai & je m'acheminai vers la fatale rue de V je montai , sans trop sçavoir à quoi tout cela aboutirait : je frappai à la première porte , elle s'ouvrit d'elle-même ; je traversai une première chambre sans trouver personne , j'y vis une table encore couverte de la veille , des verres , des bouteilles , un saladier , un plat où il restait de la viande : j'entrai

dans une seconde , un homme s'y habillait ; je crus m'être trompée , je me retirais , mais il voulut sçavoir à qui j'en voulais , je me retournai pour lui dire que je demandais Mademoiselle Commodine : quelle fut ma surprise ! c'était mon espion. Il avoit trouvé moyen de faire connaissance avec la soubrette ; il était de jolie figure , elle en était tombée amoureuse , & ils profitaient de l'absence de la maîtresse , pour se voir sans contrainte. Je lui demandai pourquoi je n'avais pas été plutôt instruite de cette entrevue ; il me protesta qu'il n'avait l'entrée de la maison que depuis trois jours : je me doutai bien qu'il avait fait valoir son métier , mais j'en avais encore besoin , & je ne lui en parlai plus. Pendant ce tems-là Mademoiselle Commodine arriva chargée de vin , de saucissons , de jambon pour déjeûner ; son amant se dépêcha de lui apprendre qui j'étais , elle m'avait reconnue du Caffé de la veille , & elle se dévoua entièrement à

mes

mes
rien
pro
men
vinn
main
la ch
étran
parû
de m
mettr
re de
fatist
douta
est-il
qu'on
Je
que la
petite
vais p
de tou
moi to
eu soir
je n'o
Saint-I

1. P

mes intérêts , pourvu qu'il n'arrivât rien de fâcheux à sa maîtresse : je le lui promis & l'assurai que je voulais seulement confondre mon ingrat. Nous convînmes que je reviendrais le lendemain & qu'elle me ferait entrer dans la chambre de sa maîtresse , comme un étranger qui la demandait , sans qu'elle parût en sçavoir davantage ; je lui jurai de mon côté de ne la point compromettre , & je m'en retournai plus légère de moitié. Il semble qu'on goûte une satisfaction à s'assurer de ce qu'on redoutait le plus ; un malheur consommé est-il plus aisé à supporter que l'idée qu'on s'en était faite ?

Je rentrai chez moi plus tranquille que la veille , je pris même quelques petites précautions auxquelles je n'avais pas encore pensé. Je fis une malle de tout ce qui m'appartenait ; je mis sur moi tous mes petits bijoux que j'avais eu soin de ne pas laisser au Couvent ; je n'oubliai pas non plus ceux que Saint-Leger m'avait donnés.

Tous ces petits arrangemens faits , je me couchai , mais il ne me fut pas possible de fermer l'œil : le sommeil peut quelquefois s'allier avec la douleur ou la joie excessive , il leur succède même ordinairement ; mais il fut toujours incompatible avec l'inquiétude , c'est un état insupportable. que rien ne peut guérir.

Le jour parut , je courus au rendez-vous. Mademoiselle Commodine trouva qu'il était trop matin , & qu'elle ne pouvait pas convenablement me faire entrer ; elle me pria d'attendre un peu dans sa chambre : elle tracassa pendant ce tems-là , & sortit un instant , en me promettant de revenir sur le champ.

A peine était-elle à quatre pas , que sa maîtresse la sonna ; je m'avisai d'entrer. Faites un peu jour , me dit-elle croyant que c'était la femme de chambre ; c'était bien mon dessein : je commençai par les rideaux des fenêtres , la catastrophe aprochait , je viens à l'écarter & j'en tire les rideaux. Est-ce

rév
Leg
scél
tém
per
nou
le p
quo
Qu'
perf
prom
Le h
nous
sépar
dans
moi,
qu'el
J'a
anéan
je den
du C
sions u
Saint
un cli
fussere

rêve ? Suis je bien éveillé , dit Saint-Leger , en se frottant les yeux ? Non , scélérat , c'est moi qui viens être le témoin de ton ingratitude & de tes perfidies Point de bruit , entendons-nous , dit-il , en se mettant à son séant le plus tranquillement du monde. De quoi vous plaignez-vous , me dit-il ? Qu'entendez-vous par ces paroles , perfidie , ingratitude , que vous ai je promis ? En quoi vous ai je trompé ? Le hazard nous a joints l'habitude nous a liés , le dégoût & l'ennui nous séparent ; quelle perfidie trouvez-vous dans tout cela ? Je suis raisonnable moi , Mademoiselle est de bonne foi , qu'elle nous juge ?

J'avais cru le confondre & je fus anéantie , son sang froid me pétrifia , je demeurai immobile ; Mademoiselle du C * * * était interdite ; nous faisons une scène muette assez singulière. Saint Leger se leva , fut habillé dans un clin d'œil , & sortit avant que je fusse revenue de mon étonnement ; ma

rivale m'en tira , en me prenant la main qu'elle me serra , en me disant du ton le plus pénétré : Comment oserai-je vous assurer de la part que je prends à votre malheur , moi qui le cause , combien vous m'intéressez ! Et combien Saint-Leger m'est odieux ! Vous ne me croyez pas , ajouta-t-elle , je n'en suis pas surprise , & vous ne m'accordez que votre haine que je ne mérite que trop : elle avait les larmes aux yeux. . . . C'en est assez repris-je à mon tour , toute attendrie , unissons nos douleurs , & oublions pour jamais le monstre qui les cause.

Nous nous embrassâmes à plusieurs reprises , & nous mêlâmes nos larmes ; les siennes étaient de tendresse , les miennes n'étaient plus que de reconnaissance , la source en était tarie pour l'indigne Saint Leger. Comme on ne peut pas toujours pleurer , nous les essuyâmes ; & pour nous dissiper , Mademoiselle du C* * * me proposa d'aller prendre une de ses amies pour

aller
une
y ar
pelle
Mada
ne h
conn
me di
répon
la pa
dition
Gend
tenda
tre un
dema
d'aprè
de not
encha
notre
partim
Nous
agréab
on y c
les: le c
de Vill

aller dîner à la campagne. Nous prîmes une voiture, & dans un instant nous y arrivâmes. Mon amie, que je n'appellerai plus autrement, me présenta à Madame de Villemont comme un jeune homme de Province qu'elle avait connu autrefois. Madame de Villemont me dit des choses très-obligeantes, j'y répondis de mon mieux; elle accepta la partie de campagne, mais à condition que nous y recevriions deux Gendarmes de la Garde qu'elle attendait; l'un était son amant, & l'autre un ami de la maison: nous ne demandâmes pas mieux, & l'instant d'après ils arrivèrent. On leur fit part de notre arrangement: ils en parurent enchantés: nous nous embalâmes de notre mieux dans la voiture, & nous partîmes pour le Bois de Boulogne. Nous y fîmes le meilleur & le plus agréable dîner du monde; on y but, on y chanta les chansons les plus folles: le camarade de l'amant de Madame de Villemont ne contribua pas peu à

m'égayer ; il m'avait plu au premier coup d'œil , j'avais fait le même effet sur lui , & sur le champ nous nous prîmes d'amitié. Nous nous en revînmes très contents les uns des autres : nous descendîmes chez Madame de Villemont ; mais Messieurs les Gendarmes nous quittèrent sur le champ , parce qu'ils étaient de quartier , & que le Roi était à Fontainebleau.

Madame de Villemont qui se connaissait en sexes , n'avait pas été un moment la dupe du mien ; elle me fit quelques plaisanteries , qui nous firent connaître ses conjectures. Comme nous n'avions aucun intérêt de les combattre , nous les confirmâmes ; ce qui lui fit naître l'envie de sçavoir quelles étaient les raisons qui m'engageaient à ce déguisement. Je lui contai mon histoire , & je satisfis mon amie , qui par retenue , n'avait osé m'en prier ; elles la trouvèrent unique & m'embrassèrent toutes deux à la fois. J'avais acquis le même droit de curiosité sur

elle
refu
de
com
ave
mon
nou
ne d
dan
Ma
sole
qu'i
M
nou
ava
pay
lais
rem
con
cert
mon
des
rer
tran
mis

elles, & je le fis valoir; elles ne s'y refusèrent point: après un petit combat de politesse, Madame de Villemont commença la sienne, qui fut contée avec toutes les graces imaginables; mon amie débita aussi la sienne, que nous trouvâmes très intéressante: l'une & l'autre tiendront bien leur place dans ces Mémoires. Nous quittâmes Madame de Villemont, avec promesse solennelle de la voir le plus souvent qu'il nous serait possible.

Mon amie me reconduisit chez moi, nous y apprîmes que Saint-Leger y avait passé avant midi, qu'il avait payé l'hôtesse, emporté ses hardes & laissé un billet pour moi; on me le remit. Quoique je fusse guérie sur son compte, je ne laissai pas d'éprouver un certain tressaillement en l'ouvrant; mon amie s'en aperçut & me l'ôta des mains, dans le dessein de le déchirer, s'il eût été dangereux pour la tranquillité que nous nous étions promise; mais comme il ne pouvait que

me faire plaisir, elle me le rendit ; voici ce qu'il contenait.

» On ne rend point compte de son
» penchant ; s'il était le fruit de la ré-
» flexion & le prix du mérite, qui
» mieux que vous aurait pu fixer celui
» de mon cœur : le vôtre dont je suis
» si peu digne, est une preuve frap-
» tante de cette fatalité à laquelle rien ne
» peut résister, & dont nous sommes
» tous deux la victime.

» Vous ne perdez rien en moi, &
» j'ai tout à regretter en vous : adieu,
» je pars mille fois plus à plaindre.
» P. S. cessez de vouloir du mal à Ma-
» demoiselle du C * * * ; elle n'a pas
» été un moment complice de mon in-
» fidélité. «

Nous fumes touchées l'une & l'autre
de ce bon procédé, & plus encore en
ouvrant mon secrétaire ; j'y trouvai
tous ses bijoux & une bourse de cin-
quante louis ; c'était tout ce qu'il
pouvait posséder. Je voulais les lui
renvoyer ; mais l'incertitude du lieu

où il s'était retiré, & d'ailleurs ma position que mon amie me fit envisager d'un coup d'œil, me déterminèrent à tout garder. Je fis transporter mes effets chez mon amie, qui m'offrit la moitié de son appartement, je l'acceptai avec transport & nous nous rendîmes chez elle.

Mademoiselle du C*** étoit douce, prévenante; son commerce étoit plein d'aisance & d'aménité: Nous vécumes près d'un an ensemble dans la plus étroite union: je fis la connaissance de mille femmes charmantes; on jouait chez les unes, on donnait bal chez les autres; on trouvait chez toutes ce que Paris rassembloit de plus aimable dans les deux sexes. Cette année s'écoula comme l'ombre, mais mon argent s'en alla comme la fumée; les inquiétudes succédèrent aux plaisirs, & le fenci à l'enjouement: l'aisance est le thermomètre de la gayeté. Mon amie qui l'avait éprouvé souvent, l'aperçut facilement de mon état, elle

m'en parla ; je lui avouai le sujet de mes inquiétudes ; elle me dit les choses les plus touchantes & les plus sincères , mais qui n'aportaient aucun changement à notre situation. Nous tinmes conseil & nous convînmes que je ferais un peu plus d'attention aux prévenances d'un vieux Militaire , qui se trouvait souvent chez Madame de Villemont. Il montrait toute la politesse & paraissait avoir toute la probité de son état , sans en avoir la pétulance. Il était dans cet âge où la solidité de l'esprit & les qualités du cœur peuvent dédommager des agrémens de la jeunesse & du brillant de la frivolité. C'était un très-galant homme ; il avait déjà acquis toute mon estime , elle parlait en sa faveur ; mais mon cœur ne disait pas le mot , & j'ignorais encore qu'il pût y avoir d'autres engagements que ceux que lui seul a droit de former : mais la nécessité rend tout compréhensible & rapproche les choses qui paraissent les plus éloignées ; je fus

obligé
Nou
Mad
K**
y ar
qui
faço
une
riva
s'ex
fant
com
ces
part
prit
aper
de se
récip
rend
socié
à en
refus
dame
pern
ques

obligée de plier sous sa loi cruelle. Nous fîmes le même jour une visite à Madame de Villemont ; le Baron de K***, celui que nous y cherchions, y arriva peu de tems après. Mon amie qui vit l'embarras où j'étais, sur la façon dont je devais débiter, il fit une querelle obligeante sur ce qu'il arrivait un peu tard ; il se défendit & s'excusa de bonne grace, en m'adressant ses réponses, de façon à me faire comprendre qu'il serait plus sensible à ces reproches s'ils venaient de ma part. Comme il avait beaucoup d'esprit, il me fit entrer sans que je m'en aperçusse, dans une espèce de dispute de sentimens, qui finit par nous dire réciproquement des choses presque tendres. Il loua les charmes de notre société & vanta le plaisir qu'il y aurait à en jouir souvent ; je ne parus pas m'y refuser absolument, & il conjura Madame de Villemont de lui obtenir la permission de nous faire sa cour quelquefois. Nous lui accordâmes ce que

nous avions déjà résolu , & que je commençais à desirer véritablement. Il vint nous voir pendant un mois fort régulièrement, sans s'expliquer, quoi-qu'il eût tous les simptômes d'une passion bien formée ; puis il cessa tout à coup ses visites. Il y avait plus de huit jours que nous n'en n'avions entendu parler , lorsque je reçus une Lettre de sa part ; voici ce qu'elle contenait.

» Mon talent n'est pas de soupirer ,
» je vous aime de bonne foi , j'ignore
» comme on le dit , mais je sçai comme
» on le prouve. L'homme galant sçait
» orner l'amour des agrémens de la
» volupté ; le galant homme sçait l'em-
» bellir des traits de l'amitié ; l'une est
» la passion des ames faibles , l'autre
» l'est des ames sensibles ; tendre sans
» fadeur , complaisant sans faiblesse ,
» amoureux sans jalousie. Je paraîtrai
» peu votre amant , mais je serai tou-
» jours votre ami : j'ose exiger quel-
» que retour , mais je ne serai point

» tyr
» re c
» asse
» je
» jou
» ten
» soy
Je
senti
rent
arriv
enva
le le
me u
pour
avai
qu'il
Il no
une
depu
parle
voul
nous
trou
com

» tyran ; je ne demanderai qu'à mesu-
» re que je mériterai. Si vous m'aimez
» assez pour partager mon sort présent,
» je serai assez reconnaissant pour ne
» jouir qu'avec vous de celui qui m'at-
» tend. Adieu , faites-moi réponse &
» soyez sincère. «

Je pris la plume sur le champ ; le
sentiment & la reconnaissance dicté-
rent , & j'écrivis. Je croyais le voir
arriver sur le champ , mais je l'attendis
envain toute la journée ; il ne vint que
le lendemain matin : il me parla com-
me un homme vraiment pénétré , sans
pourtant s'excuser sur le tems qu'il
avait passé sans nous voir , ni sur celui
qu'il avait perdu depuis ma réponse.
Il nous proposa de venir dîner dans
une petite maison qu'il avait achetée
depuis peu , & dont il nous avait déjà
parlé plusieurs fois , sans avoir jamais
voulu nous y mener. Son carrosse qui
nous attendait nous y conduisit. Je la
trouvai charmante , tout y était très-
commode & bien entendu ; il parut

enchanté du goût que j'y prenais. On servit à dîner : nous nous promenâmes après dans un petit jardin tout-à-fait joli. Comme il se faisait tard ; je lui demandai s'il n'avoit pas donné ses ordres pour retourner à Paris ; non , dit-il , nous souperons ici , à moins que vous ne nous en chassiez. Qu'entendez-vous par vous en chasser , lui répondis-je ? Oui , me dit-il , en souriant , vous êtes chez vous , vous nous avez donné à dîner d'assez bonne grace , pour que nous espérions que vous ne nous refuserez pas à souper : puis s'adressant à mon amie ; & vous , Mademoiselle , ne vous joignez vous pas à moi pour obtenir cette grace ; & sans attendre notre réponse , il nous prit l'une & l'autre par la main , & nous conduisit dans une chambre meublée avec toute la propreté imaginable. Il me pria d'ouvrir un petit secrétaire qui était devant moi ; j'y trouvai un paquet de clefs & un papier , je le regardai pour sçavoir à quoi tout cela

abo
celle
ce p
cette
ce q
l'offi
dimi
vous
con
je ,
tend
vive
Que
parl
me
laiss
obéi
C
nous
mais
pren
s'en
con
l'esp
viol
m'ag

aboutissait : ces clefs , me dit-il , sont celles de la maison & des armoires , & ce papier est un contrat de vente de cette maison. Elle est à vous , & tout ce qu'elle contient ; trop heureux si l'offre de mon cœur que j'y joins , ne diminue rien au plaisir qu'elle a paru vous faire , avant que j'y misse cette condition. Ma reconnaissance , lui dis-je , en lui serrant la main qu'il m'avait tendue ; j'y compte , interrompit-il vivement , & j'en attends une grace. Quelle est-elle ? De ne m'en jamais parler ; je voulus repliquer , mais il me ferma la bouche , & ne me la laissa libre que pour dire , je vous obéis.

On nous avertit qu'on avait servi : nous descendîmes , on se mit à table , mais il ne me fut pas possible de rien prendre ; j'étais vraiment pénétrée : il s'en aperçut , fit desservir & nous conduisit à mon appartement , dans l'espérance que la nuit calmerait la violence des différens sentimens qui m'agitaient.

Après avoir montré à mon amie son appartement, il nous embrassa toutes deux & nous laissa ensemble. S'il écouta notre conversation, comme j'ai lieu de le croire, il dût être bien satisfait ; l'amour aurait eu peine à la rendre plus vive & plus touchante ; elle fut fort longue : enfin mon amie se retira & je me couchai. Je fus quelque tems sans pouvoir dormir ; mais enfin un doux sommeil vint succéder aux plus agréables réflexions ; il ne fut interrompu que par un léger baiser de mon cher Baron : je lui tendis la main qu'il baïsa & qu'il serra contre son cœur ; il battait avec une violence extrême, ses yeux étaient l'interprète de ses desirs, pouvais-je m'y refuser ? L'ingratitude ne fut jamais mon vice.

Nous menâmes quelque tems la vie la plus douce ; le Baron devenait tous les jours plus amoureux, & moi plus attachée & plus reconnaissante.

Il me demanda un jour la permission de me quitter deux heures seulement pour

pour
affaires
geais
dai
mon
mes
visite
nous
nemo
que l
pouv
giné
de dé
est si
M
était
gis d
pler
à cel
m'av
qui p
était
de m
res.
au jar
J.

pour aller à Paris , où il avoit des affaires indispensables & qui exigeaient sa présence ; je les lui accordai à regret. Pendant son absence , mon amie & moi nous nous amusâmes à revoir tous les apartemens , à visiter toutes les armoires : chacune nous donnait un nouveau sujet d'étonnement ; toutes étaient pleines de ce que la commodité la plus recherchée pouvait désirer. Je n'aurais guères imaginé qu'un Militaire fût capable de tant de détails , rien n'y manquait , l'amour est si ingénieux !

Mais je fus étonnée de voir qu'il était trois heures à la pendule ; je rougis d'en avoir passé quatre à contempler tous ces présens , sans avoir pensé à celui de qui je les avais reçus. Il m'avait promis d'être de retour à midi , qui pouvait l'avoir retenu ? Que lui était il arrivé ? Ma crainte augmenta de minute en minute jusqu'à huit heures. Nous avions vingt fois descendu au jardin , vingt fois nous avions sorti

pour le devancer sur son chemin : l'amitié a ses inquiétudes comme l'amour, elles sont peut être moins vives, mais elles sont plus sensibles. Je rentrais défolée, lorsque nous entendîmes arriver un carrosse, je volai au devant, c'était mon cher Baron. Il me reçut avec une joie inexprimable, que je n'attribuai d'abord qu'à la sensibilité que lui causait l'état où il me trouvait; mais il me dit qu'il avait la meilleure nouvelle du monde à m'apprendre. Nous rentrâmes promptement pour l'écouter. Il nous aprit qu'il était parti dans le dessein d'aller solliciter un Procès considérable; qu'en entrant chez son Rapporteur, il avait appris qu'il était jugé de la veille, & qu'il avait gagné avec tous les dépens; il ajouta qu'il n'avait pas cru pouvoir revenir, sans aller remercier ses Juges; que d'ailleurs, pendant ce tems là, il avait fait expédier son Arrêt. Il nous en lut le précis, qui le mettait en possession d'une très belle Terre, qui rapportait 15000 livres de

vente. Il me le donna , en me disant ,
ferrez cela ; il est juste que je vous dé-
dommage de l'inquiétude que je vous
ai causée : nous retournerons demain à
Paris , nous passerons chez mon No-
taire , & je vous en assurerai la posses-
sion après ma mort , je le puis sans
faire tort à ma famille ; le dernier de
mes jours sera le plus heureux Je
voulus l'assurer que ma . . . N'achevez
pas , me dit-il , souvenez-vous que
vous m'avez fait une promesse , je
l'exige toujours ; c'est le seul droit que
je veux avoir sur vous. Il fallut céder à
sa générosité ; il ne mangea point à
souper , il nous dit qu'il avait besoin
de repos ; nous le conduisîmes dans sa
chambre , & nous nous retirâmes cha-
cune dans la nôtre.

Je fus inquiète de ne le point voir
paraître : le lendemain je me levai au-
plus vite , & je passai chez lui. Je le
trouvai extrêmement changé ; je lui
demandai comment il avait passé la
nuit : il me dit qu'il croyait avoir eu

un peu de fièvre ; je le priai de me donner son bras , il le tira hors du lit ; Grand Dieu ! sa chemise était toute sanglante , je fis un cri qui attira tout le monde dans sa chambre : on courut chercher un Chirurgien. De plusieurs blessures qu'il avait reçues à l'armée , la campagne précédente , une s'était rouverte : son grand cœur n'avait pu contenir sa joie , sa bouche n'avait pu suffire à m'exprimer tout le plaisir qu'il sentait à faire mon bonheur.

Le tendre Baron chercha à me calmer , il me dit que ce n'était pas la première fois que cet accident lui arrivait ; le Chirurgien voulut aussi me tranquilliser , mais je ne m'en rapportai point à lui. J'envoyai chercher son Médecin , c'était M. P*** ; il arriva , s'informa de l'état de la plaie , des circonstances ; & après lui avoir tâté les pouls , il l'assura avec une dureté qui me fendit le cœur , qu'il n'avait pas deux jours à vivre ; il reçut cet arrêt avec une fermeté digne d'un héros. Je

lais
mai
votr
dre
pied
mier
à mo
voul
me d
mêm
m'ap
Terr
que j
à ce
peine
toute
nouif
le pre
apren
glots
plus d
fis ren
une r
& de
Ma

Je suis content, dit-il, en me tendant la main, ce tems me suffit pour assurer votre bonheur. Je ne pus lui répondre, je tombai sans connaissance au pied de son lit; on me porta sur le mien, & on ne pût me faire revenir à moi que quelques heures après. Je voulus courir auprès de lui, mais on me dit que son Confesseur y était: au même instant entra un Notaire qui m'apportait à signer la vente de la Terre dont il me faisait présent; quoique je m'y attendisse, je ne pus tenir à ce dernier trait de générosité. A peine eus-je signé, que je reperdis toute connaissance: ce dernier évènement dura beaucoup plus que le premier, & je n'en revins que pour apprendre par les pleurs & par les sanglots de toute la maison, la perte du plus digne de tous les hommes. Je lui fis rendre les derniers honneurs avec une magnificence digne de son rang & de ma reconnaissance.

Ma bonne amie ne m'abandonna pas

les premiers jours ; mais comme il fal-
lait qu'elle allât chez elle , elle me de-
manda la permission de me quitter un
jour seulement : elle ne revint que le
lendemain. La pauvre fille était déso-
lée : sa servante & mon coquin d'es-
pion étaient disparus & avaient em-
porté tout ce qu'elle avait ; je la con-
solai bientôt sur cet article.

Elle m'avait amené compagnie pour
me dissiper ; Madame de Villemont
notre amie & les deux Gendarmes
avec qui nous avions dîné. Le Cheva-
lier de S***, le plus jeune des deux
qui m'avait intéressé dès la première
fois , s'attacha à moi , je pris du goût
de plus en plus pour lui ; il n'est point
d'éternelles douleurs, le Chevalier me
consola. Mille soins , mille attentions,
mille petites fêtes qu'il imagina pour
me divertir , précédèrent la déclara-
tion qu'il me fit de son amour ; je la
reçus comme on reçoit ce qu'on attend
& ce qu'on desire depuis long-tems.
Le Chevalier de S***, maître de son

il fal- bien depuis long tems , en avait man-
e de- gé une bonne partie , l'autre était déjà
er un bien hypothéquée. Je priai son camara-
ue le de de me mettre au fait de ses affaires ,
déso- il les connaissait toutes ; il me fit un
d'es- petit état de ses dettes : & je lui en
t em- remis le montant. Il partit pour Paris ;
con- il paya tout dans la journée , & me
e pour raporta le soir les engagements du Che-
emont valier qu'il avait retirés : j'en fis un pa-
armes quet que je cachetai & que je mis sur
heva- sa table.

Après souper , chacun se retira :
deux S*** aperçut le paquet en entrant
miere dans sa chambre ; il l'ouvrit. Quelle
goût fut sa surprise , d'y trouver ses billets
point acquittés ! Il les lut & relut , sans en
ier me croire ses yeux : enfin l'étonnement fit
tions, place à la reconnaissance ; il accourut
a pour dans ma chambre , il ne m'y trouva
éclaira pas ; j'étais dans le jardin occupée
je la du plaisir si doux d'obliger ; il
attend vint m'y chercher , il tomba à mes
-tems genoux. On exprime fort mal ce
de son qu'on sent trop bien ; S*** me faisait

des remerciemens qui n'avaient pas le sens commun, mais il me baisait de tout son cœur. Aux caresses du sentiment succéderent celles de l'amour. Un amant à qui l'on craint de déplaire, est plus fort par notre faiblesse, que nous ne sommes faibles par sa force. S*** sentit tout son avantage; il me prit entre ses bras : laisse-moi, lui dis-je, toute tressaillante de plaisir, laisse-moi, cruel, ose-tu employer la violence contre une femme qui t'adore? L'amour ne suffisait-il pas pour me vaincre? Ton emportement te ravit ton triomphe, toi-même tu voles ton bien... Cher amant... tous nos sens fussent à peine à nos desirs, nos ames se confondent, l'excès de notre amour est la mesure de nos plaisirs... M'aimeras-tu toujours, la jouissance ne fera-t-elle....? Quel doute affreux! Quel langage faites-vous succéder à celui de la volupté! Chère amie..... reçois mes sermens & ma foi, en attendant qu'un heureux hymen nous unisse

pour

pour ja
avec v
font pa
de nou
porter
que l'e
seules
quel c
cher C
mes br
il soup
unisson
nuptial
menée.

Cepe
Dieu o
s'en lev
était em
plus co
pour la
tre bon
existenc

Mon
santé,
cher :

I. Pa

*de la Marquise de D***.* 49

pour jamais. Non, cher S***, repris-je avec vivacité, tous les liens qui ne sont pas ceux du cœur, sont indignes de nous; laissons aux amans vulgaires porter des chaînes qui n'annoncent que l'esclavage; celles de l'amour sont seules capables de nous unir. Ciel, quel cœur! quelle ame! s'écria mon cher Chevalier, en se jettant dans mes bras; il me serre, je le serre; il soupire, je soupire; nous nous unissons, un gazon nous sert de lit nuptial, & l'aurore de flambeau d'hyménée.

Cependant le jour paraissait: Grand Dieu qu'il était beau! Jamais il ne s'en leva de plus serein; le bosquet était embelli, les fleurs me paraissaient plus colorées; j'admirais la nature pour la première fois: le jour de notre bonheur est le premier de notre existence.

Mon amant qui craignait pour ma santé, m'engagea à venir me coucher: je pris son bras pour gagner

I. Partie.

E

ma chambre ; il voulait y rester ; mais je le renvoyai dans la sienne ; il m'obéit en soupirant.

Nous nous levâmes tous deux en même tems & nous nous rencontrâmes chacun , conduits par le même mouvement : toute la compagnie était éveillée depuis long-tems ; nous la joignîmes : l'air de félicité qui régnait sur nos moindres actions , nous décéla. On s'aperçut de notre intelligence : nous nous défendîmes mal , tout fut découvert , & nous eûmes la satisfaction de voir nos amis partager notre bonheur.

Nous restâmes encore quelques jours à ma petite maison que je laissai à ma bonne amie , ainsi qu'elle se trouva ; je lui en fis présent aux mêmes conditions que je l'avais reçue du pauvre Baron , qu'elle ne m'en remercierait pas ; j'y joignis celle qu'elle viendrait demeurer trois mois de l'année avec nous , & je lui promis que j'en passerais trois autres chez elle ;

le Ch
lui aff
vivre
gré de
mon c
bonté
nous p
Terre
Baron.

En
voir m
eu que
voulus
mes : e
Lette d
vait da
Elle me
valier p
instant ,
& il l'o
velles e
des inqu
chargea
ele , &
qu'il m'a

*de la Marquise de D***;* 51

le Chevalier de S *** voulut que je lui assurasse une petite rente pour y vivre commodément ; je lui fçus bon gré de cette attention , qui prévenait mon cœur , & qui me faisait voir la bonté du sien. Tout étant arrangé , nous partîmes pour Donamour , la Terre que m'avait laissé le pauvre Baron.

En passant par Paris , je voulus voir mon ancienne hôtesse ; elle avait eu quelques soins de moi , dont je voulus la récompenser. Nous y allâmes : elle avait reçu pour moi une Lettre de Saint-Leger , qu'elle conservait dans l'espérance de me revoir. Elle me la remit ; je la donnai au Chevalier pour la lire , il s'en défendit un instant , mais je l'en priai sérieusement & il l'ouvrit. Elle contenait de nouvelles excuses de son inconstance & des inquiétudes sur mon sort. S ** se chargea de lui répondre sur cet article , & pour le dédommager de ce qu'il m'avait laissé , nous lui envoya-

mes une montre , une boëte & une épée superbe ; après cela , nous continuâmes notre route pour Donamour. Celui qui l'occupait s'était retiré sans attendre la signification de l'Arrêt : qui le condamnait à évacuer les lieux dans huit jours de la date dudit Arrêt ; nous en primes possession sans opposition de personne ; quelques petites générosités faites à propos nous gagnèrent les cœurs de tous les Habitans.

Nous y vivons heureux & contents ; mon amant m'adore , je l'aime éperduement ; je ne lui cache point les progrès qu'il fait sur mon cœur , & je l'instruis des moyens de me plaire davantage : je lui suis fidelle jusqu'au scrupule , il me l'est de même ; il fait mon bonheur , je comble le sien ; il passe la moitié des jours à mes genoux , je passe l'autre dans ses bras & nous goûtons des plaisirs inconnus à tous autres moins amoureux que nous.

D'u

E
J go
sa fam
elle d
depuis
naires
futaille
crétair
Maison
mille a
Mon
rité , &
elle ne
crainte
dre son
différen
infirmi
orné de
ner l'air

HISTOIRE

D'une Comédienne qui a quitté le Spectacle.

JE suis née dans une Ville de Bourgogne. Mon pere fut le premier de sa famille qui dédaigna un métier à qui elle devait sa fortune : tous mes aïeux depuis Noé, avaient été Commissionnaires de Vins ; mon pere vendit ses futailles & acheta une Charge de Secrétaire du Roi ; il est l'auteur d'une Maison qui sera fort ancienne dans mille ans.

Mon pere avait la manie de la postérité, & ma mere celle du bel esprit ; elle ne lisait jamais que des *in-folio*, de crainte qu'on ne la soupçonnât de perdre son tems à des bagatelles. Toute différente de celles qui cachent leurs infirmités, elle avait toujours le nez orné de grandes lunettes, pour se donner l'air plus sçavant.

Notre maison était le rendez-vous de ces gens qui courent sans cesse après l'esprit, & qui n'atteignent jamais qu'au ridicule. On y lisait régulièrement deux fois par semaine, des Pièces de Poésie, des Réflexions morales, des Traités de Physique & la Gazette; on y faisait une étude particulière du Mercure, & un point d'honneur des Enigmes.

Mon pere accueillait aussi les talens & sur-tout ceux du Théâtre; il en avait fait élever un dans une grande Vinée: il y représentait lui-même les Rôles de Tyran, il en avait sept habits tous complets, & personne ne sortait de chez lui sans les avoir vus.

J'avais à peine quinze ans, que je rendais tous les grands Rôles avec les applaudissemens de notre illustre assemblée. Un jeune homme du voisinage jouait les jeunes Princes avec moi. A force de me répéter qu'il m'aimait, il le sentit, & moi je le crus: l'imagination échauffée par les aventures, nous

faisio
man
nos
désir
à no
M
milie
proje
la ma
drait
cles à
neurs
quabl
Il n
parti
A t
résida
contra
point
à la v
tamme
la créa
pellait
de Ti
époux

faisions l'amour en vrais Héros de Roman , & pour ressembler davantage à nos modèles , nous aurions volontiers désiré des malheurs ; il ne tarda pas à nous en arriver.

Monsieur Tripottier mon pere , au milieu des plaisirs , n'oubliait pas le projet de grandeur , où il espérait que la maison de la Tripottiere parviendrait un jour ; il jouissait dans les siècles à venir des charges & des honneurs qu'elle devait posséder immanquablement.

Il ne manqua pas de me choisir un parti selon ses vues d'élevation.

A trois quarts de lieue de la Ville résidait un vieux Gentillâtre , qui tout contraire à mon pere , s'était fait un point d'honneur de ne jamais déroger à la vie casanniere , qu'avaient constamment observée ses ancêtres , depuis la création de la Monarchie ; on l'appellait M. de Tirauvol ; & M. Vincent de Tirauvol , son fils , fut l'illustre époux que mon pere me destina. Sa

taille de près de six pieds était très-bien prise, ses jambes & ses cuisses grosses comme le bras, en composaient environ les trois quarts, & sa tête pointue faisait une bonne partie du reste; sa figure allait à sa taille, mais son esprit n'allait à rien; personne ne sçavait mieux que lui, tirer des hirondelles au vol, pêcher des grenouilles à la ligne, jouer à la bête, à la mouche, au mariage, boire, jurer & se battre avec les payfans. Il honorait souvent de sa présence nos représentations; on avait essayé plusieurs fois de lui faire jouer quelques rôles de Capitaine des Gardes, mais il n'avait jamais pu apprendre que celui de la Statue du Commandeur dans le Festin de Pierre. Un jour, après avoir joué dans le Préjugé à la mode le Rôle de Constance avec un applaudissement général, il vint me trouver derrière le Théâtre, & soulevant son chapeau par la corne qui est du côté de l'oreille, il me fit aussi son compliment, & m'assu-

ra qu'il
prop
avait
prem
geam
& po
voqu
une n
cher
ment
il ent
rassée

M.
arden
il l'av
faire
l'usag

Le
espér
tratio
vée d
l'honc
après

Ma
te, ét

ra qu'il commençait à se rendre aux propositions de mariage que mon pere avait fait au sien, quoique je fusse la première roturière, ajouta-t-il obligeamment, qui entrât dans sa famille; & pour me donner un gage non équivoque de sa bienveillance, il me passa une main derrière le cou, pendant qu'il cherchait à placer l'autre plus insolamment: je me défendis comme un lion, il entendit quelque'un & je fus débarrassée de son impertinente personne.

M. Vincent de Tirauvol voulait ardemment ce qu'il voulait, & comme il l'avait dit, il fit dès le lendemain faire la demande par son pere, selon l'usage.

Le mien se trouva au comble de ses espérances, & reçut avec des démonstrations d'une joie basse, l'alliance élevée dont M. de Tirauvol voulait bien l'honorer, & la cérémonie fut remise après Pâques.

Ma mere, telle que je vous l'ai peinte, était au-dessus des misères du mé-

nage ; & le détail d'un mariage lui aurait fait perdre un tems précieux, pendant lequel elle aurait pu résoudre quatre logogrifs : elle consentit à tout, pourvu qu'on ne lui parlât de rien ; je n'eus pas même la ressource si ordinaire, de voir un mari & une femme se contrarier pour l'établissement de leur fille.

Cependant le tems avançait ; mon amant était au désespoir, j'étais désolée : depuis long-tems familiarisée avec des idées d'enlèvement, nous n'avions pas balancé un moment à décider le nôtre, mais l'exécution nous embarrassait ; nous n'avions pas d'argent ; depuis quinze jours nous discussions les moyens de nous en procurer, & nous n'étions pas plus avancés que le premier : nous avons choisi pour le lieu de nos conférences, le Théâtre qui avait été le berceau de nos amours.

Les amans, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues ; ils les négligent par degrés,

ils ou
c'est

U

dorm

Théa

Pièce

mes

matin

l'heu

quân

pere

dire,

enten

c'éta

vole

se ca

quell

conn

m'ap

pose

Roya

mille

de s'e

chain

qui ét

ils oublient les nécessaires & sont pris, c'est ce qui nous arriva.

Une nuit que mon pere ne pouvait dormir, il était venu répéter sur ce Théâtre, le rôle qu'il avait dans la Pièce qu'on devait jouer le jour de mes nôces; mon amant m'avait dit le matin de me trouver au rendez-vous à l'heure accoutumée: nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre; mais mon pere, par la raison que je viens de dire, nous y avait devancés. Il nous entendit arriver, & imaginant que c'était quelque valet qui venait lui voler son vin, il éteignit sa lumiere & se cacha dans la trape du souffleur: quelle dût être sa surprise, quand il reconnut ma voix & celle de D***! Il m'apprenait qu'un particulier avait déposé chez son pere, qui était Notaire Royal & Apostolique, une somme de mille écus; que rien n'était si aisé que de s'en saisir: que le Dimanche prochain, il devait aller trouver son pere qui était parti le même jour pour aller

faire faire des réparations à une Métairie ; que pour cet effet, il ferait préparer la chaise dès le matin ; que je me trouverais à notre jardin du Fauxbourg de Paris ; qu'il viendrait m'y prendre & & que nous partirions sans faire d'adieux ; que comme on ne manquerait pas , si-tôt qu'on se ferait aperçu de notre fuite , de faire courir après nous par le chemin de Paris , nous prendrions celui de Dijon , d'où nous reviendrions ensuite par la Champagne ; que d'ailleurs nous aurions bien du chemin derrière nous , avant qu'on se fût douté de rien : il faudra , ajoutait-il , prendre des chevaux de poste sitôt que nous serons à quelques lieues, & pour lors ah... ho... hé... fouette postillon. D*** , dans la chaleur du récit , en disant fouette postillon , se mit à galoper sur le Théâtre ; mais sa route ne fut pas longue , il tomba droit dans la trape que mon pere n'avait pas eu le tems de fermer : ce qu'il y eut de plus plaisant , c'est que mon

pere q
nous e
sur les
deux sa
mon p
ment
saut de
lier. D
disant
je crus
jusque
le mêm
cherch
mais p
la trap
en rian
s'il av
m'affu
ti un h
peur c
magin
let ca
cette
connu
tendu

pere qui allongea le cou pour mieux nous écouter, le reçut à califourchon sur les épaules : D * * * picquait des deux sans trop sçavoir où il était ; mais mon pere qui ne se souciait pas autrement d'être cheval de poste , fit le saut de mouton & démonta son cavalier. D*** fit un cri effroyable , en me disant qu'il était tombé sur un homme : je crus que son ardeur l'avait emporté jusques dans l'Orquestre ; & craignant le même précipice , j'allai à la cuisine chercher de la lumière. Je ne fus jamais plus étonnée que de le voir dans la trape du souffleur ; je lui demandai en riant ce qu'était devenu son cheval, s'il avait pris le mors aux dents. Il m'assura si sérieusement qu'il avait senti un homme, que je commençai à avoir peur d'être découverte ; mais je m'imaginai aussi que c'était quelque valet caché pour voler du vin. Dans cette croyance , il importait que nous connussions celui qui nous avait entendu , pour assurer notre secret , par

la découverte du sien : nous nous mêmes à chercher, mais nos recherches n'eurent pas longues ; D*** trouva sous ses pieds un bonnet de nuit, que je reconnus pour être celui de mon pere ; je le dis à D***, qui s'écria que nous étions perdus : je le laissai se lamenter pendant que je cherchai dans mon imagination, qui m'a toujours bien servie dans ces sortes de situations pressantes ; j'y cherchai, dis-je, des moyens de parer le malheur qui nous menaçait & d'exécuter sans péril le projet sur lequel nous avions fondé de si belles espérances ; je connaissais le prix du moment, & voici ce que je résolus & dont je fis part à D***.

Mon pere, lui dis-je, a sans doute entendu toutes nos petites dispositions ; puisqu'il s'est retiré sans dire mot, il veut sauver l'éclat qui ferait tort au mariage qu'il projette ; instruit du tems, du lieu du rendez-vous que nous avons choisi ; & de la route que

nous de
moment
jour
peut-être
cette ad
par reco
lequel il
pugnanc

Profi
taire qu
rendre à
champ,
Dijon, p
voyer a
ment ce
rons tra
nous po

J'adm
en m'en
à toi.

Mais
& la ch
que le b
si aisé,
mir la co

nous devons prendre, il attendra le moment de l'exécution, pour la faire tourner ainsi qu'il jugera à propos, peut-être pour nous pardonner, & par cette action généreuse me déterminer par reconnaissance au mariage, pour lequel il n'a que trop aperçu ma répugnance,

Profitons de la confiance involontaire que nous lui avons faite; sans attendre à Dimanche, partons sur le champ, & au lieu de choisir la route de Dijon, par où il ne manquera pas d'envoyer après nous, prenons tout uni-ment celle de Paris, où nous arriverons tranquillement, pendant qu'on nous poursuivra par celle de Dijon.

J'admire ton esprit, me dit D***; en m'embrassant, va je m'abandonne à toi.

Mais comment faire sortir le cheval & la chaise de chez mon père, sans que le bruit n'éveille les gens? Rien de si aisé, répondis-je, il n'y a qu'à gar-der la cour de fumier, depuis la porte

de l'écurie , jusqu'à celle de la rue.
Tu as encore raison reprit D***, je
vais y travailler pendant que tu iras
dans ta chambre prendre ce qui te sera
le plus nécessaire ; c'est bien dit , pars
vîte , & ne perdons pas de tems.

Je montai à ma chambre qui était
au-dessus de celle de mon pere ; il
n'était pas encore couché, je n'y ren-
trai pas avec toute la précaution dont
j'usais ordinairement ; j'y trotai moi-
tié fort , moitié doucement , & je tirai
mes rideaux, comme quelqu'un qui
laisserait entendre ce qu'il voudrait
cacher mal-adroitement.

Une demie heure après , je me rele-
vai , je descendis pleine d'agitation , &
j'allai trouver mon amant : il avait laissé
la porte entr'ouverte ; j'entrai , il s'é-
tait faisi de l'argent ; il avait enharna-
ché le cheval ; je pris une pelle , lui
une fourche , & la cour fut bientôt
couverte. Nous mîmes le cheval au
brancard , je l'aïdais à tout cela de
la meilleure grace du monde ; enfin

nous

nous
pette.Si t
grand
des ail
jambesNou
qu'à la
V... L.vaux c
même
contreIl y a
étions,
vions lgypte.
décem
charma
durer to
endre,
nos yeu
voir qu'Chaq
nouveau
gions o
I. Pa

nous partîmes sans tambour ni trompette.

Si tôt que nous eûmes gagné le grand chemin, la peur nous donna des aîles, & le fouet fit trouver des jambes au cheval.

Nous fîmes si grande diligence, qu'à la pointe du jour nous étions à V... L... R... nous y prîmes des chevaux de poste & nous arrivâmes le même jour à Paris, sans aucune rencontre fâcheuse.

Il y avait plusieurs mois que nous y étions, & je vous jure que nous n'avions pas regretté les oignons d'Egypte. Nous nous étions fait habiller décemment, nous menions une vie charmante que nous croyions devoir durer toujours; l'amour dans un âge tendre, ne nous offre que des plaisirs, nos yeux sont encore trop faibles pour voir qu'il puisse nous causer des peines.

Chaque jour était marqué par de nouveaux amusemens: nous les partagions ordinairement avec un jeune

I. Partie.

E

homme qui logeait dans le même hôtel, on l'appellait T * * *. Il avait ce ton d'aisance qui en impose à de jeunes gens nouvellement arrivés de Province ; il y joignait l'art de dire agréablement de jolis riens ; chantant avec goût ; dansant avec grace , il appuyait tous ces talens de la figure la plus séduisante , il nous plût au point qu'il ne nous était plus possible de nous en passer. D * * * ne faisait rien sans le consulter. Un matin qu'il l'avait emmené pour faire quelques emplettes , j'en reçus le Billet suivant par un sa-
voyard.

» Fuyez si vous en avez le tems ,
» & venez me trouver au jardin du
» Roi, un moment de retard peut vous
» perdre. »

J'allai joindre T * * * : je le trouvai dans la plus grande inquiétude ; où est D * * * , lui demandai-je en arrivant. Il n'osait me répondre ; je le pressai, & il m'apprit qu'en traversant le Pont-Neuf, D * * * avait été arrêté par un

grand
bit gr
que n
le per
je vis
lui de
il y a
surto
latte
l'air
était r
me re
même
D * * *
où est
n'avai
de qu
pé pou
J'éta
à Paris
avec p
réduite
la plus
de ma
toute n

grand homme brun qui portait un habit gris , une veste noire & une perruque ronde. A ce portrait , je reconnus le pere de D*** , & du coup d'œil , je vis tout mon malheur. Etait-il seul , lui demandai-je ? Non , reprit T*** , il y avait un gros homme vêtu d'un surtout gris de fer & d'une veste écarlatte , & un troisiéme qui avait tout l'air d'un Exempt. Le gros homme était mon pere ; je le dis à T*** , qui me répondit qu'il l'avait pensé de même , car ce gros homme en prenant D*** par le bras , lui avait demandé , où est ma fille ? D*** avait pâli & n'avait pu répondre ; lui s'étant douté de quoi il était question , s'était échappé pour me faire avertir.

J'étais dans l'embarras le plus cruel : à Paris , sans asile , sans connaissance , avec peu d'argent , à la veille d'être réduite à la plus affreuse misère , ou à la plus honteuse débauche ; je fis part de ma situation à T*** , je lui contai toute mon histoire : son zèle méritait

ma confiance, il y fut sensible, & mon état parut le toucher vivement.

Mais nous ne pûmes rien résoudre; il fallait préalablement me chercher un gîte : une chambre garnie me répugnait; il me proposa de me mener chez la maîtresse d'un de ses amis, qu'il me donna pour sa femme; j'y consentis & il m'y conduisit. J'y fus présentée comme sa parente, & j'y fus reçue avec empressement. On était à table : nous nous y mîmes; & après le dîner T*** me pria de lui donner mes ordres. Je le suppliai de tâcher de me procurer des nouvelles de mon cher D***, il m'assura qu'il ne négligerait rien pour me satisfaire; il se partit, en me promettant de revenir le soir; je l'attendis inutilement, il n'arriva point & je ne le revis que le lendemain.

Il m'aprit que les mêmes hommes qui avaient arrêté D*** étaient arrivés à notre hôtel un instant après que j'en étais sortie; qu'ils m'y avaient attendu

toute
que j'
raîtra
& s'e
vert à
payé
la cha
laissé;
il n'en
n'est
les Pri
Fort-l
qui y
l'heur
en étai
chaise
Saint
inform
était b
avait fa
ne fût
au dés
velle a
tems b
térité

mon
dre;
er un
épu-
ener
mis,
; j'y
y fus
y fus
tait à
rès le
nner
er de
mon
né-
e; il
nir le
n'ar-
e len-
mmes
rrivés
e j'en
tendu
toute la nuit, & que se doutant bien
que j'étais instruite & que je n'y repa-
raîtrais plus, ils avaient pris leur parti
& s'en étaient allés, après avoir décou-
vert à l'hôte qui ils étaient; ils avaient
payé notre dépense & avaient emmené
la chaise & tout ce que nous avions
laissé; que pour ce qui regardait D***
il n'en avait pu rien apprendre, si ce
n'est qu'après avoir parcouru toutes
les Prisons de Paris, on lui avait dit au
Fort-l'Evêque, qu'un jeune homme
qui y avait été amené la veille & à
l'heure où il avait vû arrêter D***,
en était parti le matin garotté dans une
chaise, qui devoit le mener au Mont-
Saint Michel; qu'il s'était exactement
informé comment ce jeune homme
était bâti, qu'au portrait qu'on lui en
avait fait il n'avait pu douter que ce
ne fût D***; il ajouta qu'il était
au désespoir de m'apporter une nou-
velle aussi désolante; qu'il avait long-
tems balancé s'il me ferait part d'une
vérité aussi cruelle, mais qu'en nour-

rissant mes espérances , c'était éterniser mes peines.

Je fus plusieurs jours au désespoir : tant que je parus dans ce premier accès de douleur ; T*** ne fit que me plaindre ; quand elle parut un peu calmée , il travailla à ma consolation : il me fit voir le peu d'espérance qu'il y avait de retrouver jamais mon enfant ; avec toute l'adresse dont il était capable , il me montra d'un côté M. Tirauvol , mon futur époux , ou un Couvent avec toutes ses grilles ; de l'autre il me fit envisager sous l'aspect le plus riant , les plaisirs d'une vie libre ; il me rapella ceux que j'avais goûtés les premiers jours de mon arrivée à Paris , ceux que je devais espérer à seize ans avec de la figure , de l'esprit , des talens ; tout ce que la Cour & la Ville avaient de plus aimable allait s'empres- ser à prévenir ou satisfaire mes desirs : il arma mon amour propre contre ma tendresse , & l'amour propre triompha.

En
truis
achev
un an
rendr

Vain
Je l'ai j

T*

un ma
il ne
quiète
qu'à c
avec
viner

Ecc
je pas
bert ;
diable
celle d
Paris ;
nu le
& le p
de fer
celui d
l'aviez

Enfin le tems qui détruit tout , détruisit aussi ma douleur ; la dissipation acheva de me guérir , & me fit oublier un amour que nos sermens devaient rendre éternel.

*Vaine promesse , hélas ! qu'est-elle devenue ;
Je l'ai faite vingt fois , & vingt fois l'ai rompue.*

T*** ne me quittait presque point : un matin qu'il était sorti pour affaire , il ne revint point dîner ; j'en fus inquiète , & mon inquiétude dura jusqu'à cinq heures du soir , qu'il arriva avec une joie dont je ne pouvais deviner la cause.

Ecoutez ma bonne amie , me dit-il ; je passais ce matin par la Place Maubert ; j'ai aperçu de loin une grande chaise , toute semblable à celle dans laquelle vous êtes arrivée à Paris ; je me suis approché & j'ai reconnu le grand homme maigre & brun , & le petit homme gros à l'habit gris de fer ; c'était Monsieur votre pere & celui du pauvre D*** , comme vous l'aviez conjecturé , & voici comme je

J'ai appris. J'ai monté sur le champ dans
 un Fiacre, à qui j'ai ordonné de suivre
 la chaise; elle a pris la route de Bour-
 gogne: nous ne l'avons point quittée,
 elle s'est arrêtée au premier cabaret
 de V... j'y ai descendu; ils ont de-
 mandé à dîner, je m'en suis fait apor-
 ter; ils ont passé dans une chambre, &
 moi j'ai resté dans la cuisine; j'ai com-
 mencé par boire à la santé du domesti-
 que qui conduisait la chaise, lui a ri-
 posté à la mienne; je lui ai demandé
 s'il allait bien loin, il m'a répondu à
 A.... Il y a sans doute, long-tems que
 vous êtes à Paris, ai-je continué?
 » Pas trop mal, a-t-il repris, mais jen'
 » m'y sommes pas ennuyé; quoique
 » le vin fait pus cher que cheux nous,
 » j'n'ons pas laissé qu'den boire à deux
 » mains; fallait ben faire queuque cho-
 » se pendant que nos maîtres s'amu-
 » sient à chercher leux enfans. Com-
 ment à chercher leurs enfans! ai-je in-
 terrompu. » Oui, dame leux enfans, a-
 » t-il continué; ce grand Mousieu qu'a

» une

un
 » a tr
 » gant
 » gros
 » carl
 » c'est
 » grip
 » drai
 » étai
 » que
 » venu
 » retou
 » lieu, lu
 » ne don
 » qu'il
 » mit en
 » ne ch
 » e ajout
 » aucune
 » penda
 » c'est t
 » l'ieau
 » Com
 » avanta
 » e suis r
 I. Pa

un manteau brun & un habit gris ,
a trouvé son garçon qui l'avait en-
ganté mille écus avec la fille de ce
gros Mousieu , qu'a une veste d'é-
carlatte rouge gallonnée d'or ; stila
c'est mon maître, mais i na pas pu ra-
griper sa fille , quoiqu'il ait été tout
drait à son auberge ; mais le marle
était déniché , & je n'y ons trouvé
que ste chaise dans quoi qu'ils étiont
venus & dans quoi que je nous en
retournons «. Et le fils de ce Mou-
sieu , lui ai-je demandé , ne s'en retour-
ne donc pas avec vous ? » Qui li ? Oh
qu'il n'est par encore tems ! On l'a
mit en cage & il n'en sortira pas qui
ne chante autrement. « Et la fille , ai-
je ajouté ? On n'en n'a donc pu avoir
aucune nouvelle ? » Bon , j'ons battu
pendant six semaines le pavé d'Paris,
c'est tout comme si j'avions battu
l'ieau de la riviere. «.

Comme je n'en voulais pas sçavoir
davantage , j'ai dépêché mon dîner &
je suis revenu au plus vite , pour vous

apprendre que vous êtes libre ; & si vous m'en croyez , vous ne penserez plus qu'à jouir des plaisirs qui sont faits pour vous.

La certitude du malheur de D*** dont j'étais la cause, m'affligea ; mais l'idée d'indépendance dont j'allais jouir, & les plaisirs qui se présentèrent en foule à mon imagination , en chassèrent tout sentiment de tristesse ; tout honteux que soit cet aveu , je le dois à la vérité.

T*** qui était fait pour plaire , s'aperçut aisément du progrès que ses soins faisaient sur mon cœur ; tous les sentimens que j'avais éprouvés, étaient son ouvrage ; pouvait il n'en pas connaître les effets ?

Il ne me déclara son amour qu'après avoir découvert le mien ; & les preuves que je lui en donnai furent le prix de sa tendresse.

Il cherchait chaque jour quelque nouvel amusement pour me dissiper. Un après dîné que nous n'avions rien décidé , il me proposa la Comédie Ita-

ienne ; je l'acceptai volontiers , & la
Dame chez qui je demeurais m'y ac-
compagna. Il nous y conduisit, & après
nous avoir placées dans l'amphithéâ-
tre , il nous quitta , sous prétexte d'al-
ler parler à quelqu'un , & me promit
de revenir sur le champ.

L'amphithéâtre se remplit insensibi-
lement : mais quoique pût me dire ma
compagne , je ne fus pas sans inquié-
tude ; T*** ne revenait point : enfin
le Spectacle commença , je le trouvai
insipide jusqu'au moment où l'Arlequin
se parut : son ton de voix me frapa , mon
cœur même s'émut , & je ris très-vo-
lontiers à ses faillies. Le Spectacle fi-
nit , & le domestique vint nous avertir
d'après ne point attendre T*** qui était dé-
jà au logis. Je l'y trouvai en effet , mais
je pris le casquin de l'Arlequin qui m'a-
vait tant fait de plaisir. Il m'aborda co-
lloquieusement ; je me prêtai à ses lazis ,
nous fîmes à l'impromptu une scène
le fois plus divertissante que celle
de l'Arlequin avec Santeuil : il se dé

masqua enfin & m'aprit l'invincible
penchant qui le portait au Théâtre ; &
comme je lui avais quelquefois montré
des échantillons de mon talent, il m'ex-
horta à le suivre. Je vais, dit il, quit-
ter Paris & courir la Province pour
me former, venez & soyez sûre d'un
attachement inviolable de ma part :
vous ne connaissez pas, ajouta-t il, tous
les avantages qu'on trouve sous les
drapeaux de Thalie : la vie comique
est un chemin émaillé de fleurs, c'est
un enchaînement continuel de plaisirs ;
la différence des Pays qu'on peut voir,
la variété des aventures qui peuvent
nous arriver, cette douce liberté dont
on jouit.. Joignons-y, ajoutai-je, en
moi-même, d'être courtisée, admi-
rée, applaudie, de faire tous les jours
de nouvelles conquêtes : oui, vous
avez raison, lui dis-je en haussant la
voix, tout cela m'offre la plus agréa-
ble perspective ; être tantôt Reine,
tantôt Princesse, rien n'est si char-
mant, c'est dommage que les revenus

de ce
soien
l'inté
cation
Ma
suivie
tifs de
Or
nation
Lib
ne m'
eus à
prise,
voyan
médier
conscie
espèce
la mêm
licitatio
Song
moiselli
aire :
vous vo
est toute
apable

de ces Royaumes , de ces Empires ne soient pas bien considérables , mais l'intérêt peut-il l'emporter sur une vocation aussi décidée ?

Ma résolution fut en peu de tems suivie des dispositions & des préparatifs de notre départ.

Orléans était notre Ville de destination.

Libre & maîtresse de moi-même, je ne m'attendis guères au sermon que j'eus à effuyer. Mon hôtesse m'avait prise, dit-elle, en affection ; & me voyant dans le dessein de me faire Comédienne, elle se croyait obligée en conscience de m'en détourner. Une espèce de Philosophe qui logeait dans la même maison, m'entreprit à sa sollicitation.

Songez, me dit-il, ma chere Demoiselle, songez à ce que vous allez faire : connaissez-vous le parti que vous voulez suivre ; la perspective en est toute charmante, il est vrai & bien capable de séduire un jeune cœur,

qui aime un peu ses plaisirs ; mais croyez-moi le bois ne répond point à l'écorce ; j'ai été moi-même quelque tems du Spectacle.

Une Comédie n'est le plus souvent que le sérail & la piscine de la jeunesse voluptueuse d'une Ville ; doit-on s'étonner après cela , si les Comédiens sont universellement méprisés ? Leur nom même est un opprobre , dont le plus vil Plébéien l'accable. Mais ils sont chéris , fêtés des Grands , j'en conviens ; utiles à leurs plaisirs , ils sont quelquefois admis à leur société , mais à quel titre ? Il me semble voir Sigismond qui leur dit , *fais-moi rire* , tel est leur passeport. Voilà ces fiers enfans de Thalie. Sans conduite pour la plupart , sans charité mutuelle , ils se déchirent entr'eux impitoyablement. Ce n'est pas sans raison qu'on leur applique , aussi-bien qu'aux Moines , ce dictum proverbial.

Ils s'assemblent sans se connaître ,
Vivent ensemble sans s'aimer ,
Et se quittent sans se regretter.

C'est surquoy, me dit-il, en concluant, je vous laisse réfléchir. Voici quelle fut ma réponse.

Le dessein en est pris, votre éloquence est vaine,
Et j'embrasse à jamais le parti de la scène.

Mon hôtesse vit avec regret que le beau discours de M. le Sage ne faisait pas impression sur moi : mon départ lui tenait au cœur ; elle avait formé des projets qu'il dérangeait ; c'est ce dont il lui restait à m'entretenir, & ce qui l'engagea à me suivre dans ma chambre. Si-tôt que nous y fumes entrées ; j'ai quelque chose à vous apprendre, qui sera plus convaincant que toute la réthorique de notre Philosophe ; écoutez-moi, me dit-elle.

Un de nos Fermiers Généraux vous a vue, il a conçu pour vous un violent amour ; c'est un homme très-riche & encore plus libéral : ne manquez pas cette occasion, vous ne la trouveriez peut-être jamais, on n'est pas toujours jeune & jolie. Ne seriez-vous

pas bien-aise , continua t-elle , plutôt que d'aller vous soumettre aux caprices d'un Public souvent imbécille , de passer ici vos jours dans une douce oisiveté & dans l'abondance de toutes choses ? M. D . . . D * * * vous fournira un bon équipage ; vous aurez un domestique convenable ; bonne table sur-tout , & point d'autre maître que votre amant ; que dis-je , maître ! Un très-humble esclave ; vos moindres desirs seront des loix pour lui , trop heureux quand il aura sçu les prévenir. Comptez d'abord sur 500 l par mois , & une maison garnie depuis le grenier jusqu'à la cave , comme c'est l'usage ; je ne vous parle point des présens , il est un moyen de s'en faire donner , fiez-vous seulement à moi , je vous conduirai bien. L'honnête femme ! dis-je en moi-même : ses discours étaient cependant plus persuasifs que ceux de M le Sage ; elle avait trouvé l'endroit faible , j'avais de la vanité & le carrosse m'avait frappée ; mais , lui

dis-
parle
de v
chan
espé
tôt e

J'e
pren
imag
je de
imag
mon
remp
le coe
& l'a
prop
il tou
le Sag
choses
venir
enlev
prit un
notre
de que
Lè v

dis-je , avez-vous des ordres pour me parler ainsi ? C'est ce qu'il m'est facile de vous faire confirmer , je vais enchanter M. D*** en lui portant les espérances les plus flatteuses ; & aussitôt elle sortit.

J'étais fort indécise du parti que je prendrais ; je me faisais , il est vrai , une image charmante de l'état brillant où je devais être avec le Financier : mon imagination roulait agréablement dans mon futur équipage ; j'avais l'esprit rempli de tant de belles choses , mais le cœur était ailleurs. T*** parut , & l'amour décida. Je lui fis part des propositions qu'on venait de me faire : il tourna en ridicule le discours de M. le Sage ; mais l'hôtesse avait dit des choses plus sérieuses , & pour en prévenir les effets , il fit dès le moment enlever mes hardes de chez elle , & me prit un autre logement , en attendant notre départ , qui ne fut différé que de quelques jours.

Le voyage de Paris à Orléans fut

court & heureux ; une seule singularité mérite que j'en fasse part.

La nécessité nous obligea dès la première nuit, de partager une chambre à deux lits, avec un jeune homme qui se rendait à Poitiers, ce qu'il n'accepta, que parce qu'il n'en pût trouver d'autre ; voici le sujet de sa réputation.

On vint à l'ordinaire nous éveiller de très-grand matin : le bruit d'une hôtellerie en remuement ne fut pas capable de tirer notre homme des profondeurs d'un sommeil léthargique ; son valet qui entra dans ce moment, ne se donna lui-même aucune peine pour cela : il s'assit tranquillement auprès du lit de son maître, en attendant que nous fussions partis. Cette conduite me parut si singulière, que je ne pus résister à ma curiosité ; & pour leur laisser liberté entière, nous feignîmes de descendre, mais nous nous mîmes en embuscade & nous vîmes, non sans étonnement, que le domestique

tira
poig
vigo
maît
lieu
cette
No
semb
Je
l'Ece
midi
prou
qu'il
me p
M
je re
d'enc
beau
bilet
d'ado
d'œil
naud
demi
trait
être

tira de dessous sa casaque une immense poignée de verges, dont il épousa vigoureusement le postérieur de son maître, qui se réveilla à la fin au milieu des voluptueux picquotemens de cette fêrenade.

Nous arrivâmes plus fatigués que ne semblait l'exiger une route aussi courte.

Je débutai par le rôle d'Agnès dans l'Ecole des Femmes, avec toute la timidité d'une commençante ; & j'éprouvai du Public toute l'indulgence qu'il a coutume d'accorder à une femme passablement jolie.

Ma Cour fut grosse après la pièce ; je reçus tant de complimens, tant d'encens que j'en fus enivrée : j'avais beaucoup d'embarras & fort peu d'habileté pour réussir à contenter tant d'adorateurs : cependant un coup d'œil, une réponse flatteuse, une minauderie, un coup d'éventail, une demi polissonnerie dite d'un air distrait, un éclat de rire ; tous dûrent être contents.

Que de soupers me furent proposés dès ce jour ! je n'en acceptai aucun , parce que je voulais consulter T * * * sur la conduite que je devais tenir ; mais il rejetta bien loin tout ce qui pouvait avoir l'air d'un certain commerce.

Je sentis d'abord que je m'étais donnée un maître , & que je ne jouirais pas de toute la liberté dont je m'étais flattée, ce qui commença à m'indisposer contre lui ; je n'en fis rien paraître , & montrant toute sorte de condescendance , je me réservai *in pectore* le droit de m'affranchir de sa tyrannie à la première occasion ; elle ne tarda pas , nous la cherchions tous deux , T * * * ne s'accommodait pas d'une coquette , ni moi d'un jaloux ; plusieurs présens que je reçus , occasionnèrent une scène très-vive , d'où s'ensuivit notre séparation.

Je ne fus pas plutôt libre , que je me vis l'objet des adorations d'un jeune Acteur , qui commençait ainsi

que
début
en ve
ne fut
Ces
à Orle
cher a
vions
ne fut
nous
lait s'y
culté.
ce au
de pei
pourta
les ye
de sa
confér
défray
dez-vo
du spéc
trop d
tentem
tractan
la part

que moi les caravannes comiques ; il débuta avec moi par une déclaration en vers ; bouquets , petits soins , rien ne fut oublié , & je me rendis.

Cependant notre carrière était finie à Orléans ; il fut question d'aller chercher ailleurs une fortune que nous n'avions pu trouver en cette Ville. Beaune fut celle où nous crûmes pouvoir nous réconcilier avec elle ; mais il fallait s'y transporter , & c'était la difficulté. Il ne restait pour toute ressource au Directeur, qu'une grosse montre de peinchbeck à l'Anglaise ; elle opéra pourtant un miracle , & donna dans les yeux d'un Voiturier , qui jugeant de sa valeur par la couleur & la conférence , consentit de conduire & défrayer toute la troupe jusqu'au rendez-vous , moyennant le nantissement du précieux bijoux. On n'eut garde de trop disputer , & le traité se fit au contentement des hauts & puissans Contractans , avec cette clause expresse de la part du Voiturier, que faute de

paiement au bout de huit jours , la montre lui serait dévolue. Tout étant ainsi convenu , nous fumes embalés hommes & femmes , dans une grande charette , escortée d'un gros de Galfretiers , l'épée en bandouillere. Ceux dont l'engagement ne portait pas d'être voiturés ; il leur fut compté , suivant l'usage , trente sols par huit lieues , que leur donna notre Conducteur , à compte sur la montre de peinchbeck , qu'il ne manqua pas de consulter devant chaque passant qu'il rencontra sur la route ; pour plus d'ostentation , je crois qu'il l'eût volontiers attachée au collier de son cheval , s'il n'eût craint les secouffes.

Le meilleur fut en arrivant à la dinée : chacun accourt devant l'hôtellerie où nous descendons ; maîtres , maîtresses , servantes , valets , tous nous regardent avec un rire impertinemment stupide , & se font demander vingt fois la même chose : quelle coque ! les unes veulent du café , les

autres
hommes
& le
il est.

Je
d'une
que fu
une ch
la trou
Poète
où no
dant l

Je r
gestes
des pr
moin ;
surpass
mée.

Enfi
des mo
écurie
médioc
loges p
qua à l'
les lits

autres du thé, la plupart du vin; les hommes jouent, les femmes jurent, & le Voiturier regarde quelle heure il est.

Je fus si dégoûtée de la turpitude d'une pareille maniere de voyager, que sur le champ je me fis chercher une chaise, & me séparant du reste de la troupe, j'y montai avec mon jeune Poëte, & nous arrivâmes à Beaune où nous nous reposâmes; en attendant le reste de la compagnie.

Je ne vous dirai rien des faits & gestes de Messieurs les Beaunois, & des prodiges d'esprit dont je fus témoin; il faudrait des volumes: ils surpassèrent même leur haute renommée.

Enfin la troupe arrivée, après bien des mouvemens, on obtint une vaste écurie, dont les rateliers, à l'aide d'un médiocre changement, servirent de loges pour les Dames, & l'on pratiqua à l'extrémité un amphithéâtre avec les lits des Muletiers, pour placer la

Noblesse ; à l'autre bout le Théâtre fut dressé, & garni de tapisseries, fautes de décorations. Tout étant ainsi arrangé, on débuta par Zaire, dans laquelle notre Orosmane fit briller la magnificence Asiatique, avec une vieille robe de chambre, que lui prêta M. le Bailly ; il se fit un turban avec un bonnet de laine rouge qui lui servait la nuit, en mettant autour un mouchoir de mouffeline qu'il emprunta d'une femme, qui occupait le poste du Théâtre, & sur lequel il appliqua, pour surcroît d'ornement, ses boucles de souliers, se servant pour ce jour-là de ses pantouffles de chambre.

Le reste des Acteurs égalait, ou peu s'en faut, l'éclat du superbe Soudan.

La Pièce allait son train quand au milieu de l'endroit le plus touchant, & lorsqu'Orosmane dit à Zaire :

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi, ... Zaire vous pleurez,

Une

U
des c
cle,
Zaire
mais
tage ;
prété
Theâ
trans
choeu
de qu
Ce
n'en d
Volta
l'évén
Tragé
belle h
nos A
Cherc
ouai l
de jolis
guise d
Chaqu
était le
mes ; il
J. P.

Une flammèche se détachant d'une des chandelles qui éclairait le Spectacle, tomba sur le turban d'Orosmane. Zaire souffla dessus pour l'éteindre, mais la mouffeliné s'enflamma davantage; ce que voyant la femme qui avait prêté son fichu, elle accourut sur le Théâtre, & arrachant le turban, elle transforma le Soudan en enfant de chœur, & l'envoya chercher ailleurs de quoi garnir son bonnet crasseux.

Cette catastrophe finit la Pièce, & n'en déplaît aux beaux vers de M. de Voltaire, elle fit plus de plaisir que l'événement funeste qui termine sa Tragédie: elle mit les Beaunois de si belle humeur, qu'ils emmenerent tous nos Acteurs souper avec eux, après la Chercheuse d'esprit, dans laquelle je jouai le rôle de Nicette. Que je reçus de jolis complimens! que de rots en guise de soupirs! Que voulez vous? Chaque Pays a ses usages. Celui-ci était le paradis terrestre pour nos hommes; ils ne désenyvraient point: nos

J. Partie.

H

femmes partageaient assez leurs plaisirs, & le vin coulait à grands flots dans leurs gosiers altérés : de-là l'entier oubli de minces recettes ; de-là le Directeur perdit jusqu'au souvenir de la superbe montre de peinchbeck, que le Voiturier s'adjudgea faute de paiement, pour la somme de quatre ou cinq cens livres qu'il avait avancée ; de-là enfin la plus éclatante banqueroute, & la dispersion du malheureux troupaillon comique.

Je restai encore quelques jours à Beaune, & il ne tint qu'à moi d'y former le plus fameux magasin des plus excellens vins de la Bourgogne ; mais mon Hôtesse de Paris me revint à l'esprit, & je me rapellai les offres avantageuses, qu'elles m'avait faites de m'introduire dans la Finance, & je partis avec mon nouvel époux. Je lui en donnai le nom, aux conditions qu'il ne dérogerait point au contrat que nous passâmes ensemble, & dont voici les articles.

10. Une femme au Spectacle a besoin d'un mari ou de l'équivalent, qui puisse prendre ses intérêts & la mettre à l'abri de toute insulte.

20. Ledit mari ou représentant sera jaloux ou commode, suivant que le requérera l'intérêt commun & l'exigence des cas. *accordé.*

30. Il ne prendra qu'un tiers sur le produit du négoce, comme ne risquant aucun fonds. *accordé.*

Dans les momens où la contractante sera intérieurement occupée des intérêts communs, il veillera dans l'extérieur à la sûreté du commerce. *accordé.*

Les droits du contractant n'auront d'autres bornes que celles que lui prescriront les circonstances. *accordé.*

Le tout bien & duement arrêté & convenu entre nous, fut scellé du grand sceau de l'amour, & notre départ fixé au lendemain. Mon imagination s'étendait agréablement pendant la route sur ma nouvelle fortune : je

faisais déjà mille dispositions charman-
tes , dans lesquelles mon amant n'était
pas oublié ; projeter la fortune de ce
qu'on aime , c'est une jouissance anti-
cipée ; on est déjà riche des biens
qu'on lui destine. Ces idées flatteuses
& les caresses de S * * * , me firent
trouver le chemin plus court : nous
n'arrivâmes cependant que le cinquiè-
me jour , & nous allâmes descendre
chez mon Hôteſſe , mais elle était dé-
logée , & je ne pus en apprendre aucu-
nes nouvelles ; je m'informai de M.
D * * * , Fermier Général , on me dit
qu'il était mort , & je vis mon pot au
lait renversé.

Cependant nous demeurâmes à Pa-
ris. Je jouai dans quelques maisons
bourgeoises : on me conseilla de débu-
ter à la Comédie Française ; mais pen-
dant fix mois de démarches auprès des
premiers valets de Messieurs les Gen-
tilshommes de la Chambre , je ne pus
obtenir mon début , que je ne crus pas
devoir acheter au prix qu'on y atta-
chait.

Enf
était
sépara
J'ét
j'apris
devait
présen
nous m
après.
pas à
Anglais
popula
possible
Les
n'étaien
encore
passa e
Nous y
par S. A
Princess
vernant
dant la
ils. Elle
sur, & b
alens qu

Enfin mon argent s'en alla ; S. ***
était sans ressources , & la misere nous
sépara.

J'étais dans cette situation , lorsque
j'appris qu'on levait une troupe , qui
devait passer en Angleterre ; j'allai me
présenter au Directeur , il me reçut &
nous nous embarquâmes peu de jours
après. Mais les succès ne répondirent
pas à notre attente ; les Comédiens
Anglais formèrent une cabale de la
populace , de sorte qu'il ne fut pas
possible d'achever notre début.

Les troupes où je m'engageais ,
n'étaient pas heureuses : celle-ci fut
encore dispersée ; la plus grande partie
passa en Hollande , & je la suivis.
Nous y fumes bien reçus & protégés
par S. A. S. le Stathouder , & par la
Princesse son épouse , à présent Gou-
vernante des Etats Généraux , pen-
dant la minorité du jeune Prince son
fils. Elle joint à un esprit vif , un goût
pur , & beaucoup de connoissances : ses
talens qui surpassent encore ses vertus ,

la font regarder comme une Princesse d'un rare mérite.

On n'est point du tout Hollandais, à la Haye : l'esprit & la politesse y régissent également, & ce qui compose la bonne compagnie n'y parle que Français. Nous y débutâmes par le Comte d'Essex, & le Français à Londres ; nous fumes applaudis à tout rompre, & j'ose dire que j'y eus quelque part.

Je rentrais chez moi, enchantée de notre début, & je commençais à croire comme l'a dit une femme d'esprit, que le malheur est doublé de bonheur ; mais je ne m'attendais guères à ce qui m'allait arriver : je rentrais, dis-je, chez moi, lorsqu'on m'annonça un jeune homme qui demandait à me voir, & qui s'annonçait pour m'avoir connue en France ; il était question de sçavoir si c'était à Beaune ou à Orléans, dans ce cas je ne me souciais pas autrement de sa visite : je fis demander son nom, je l'attendais avec impa-

sience , lorsqu'il entra Dieu ! c'était D *** ; il se jetta dans mes bras , je tombai dans les siens. C'est toi ! ... nous écriâmes nous tous deux à la fois ; oui , c'est moi qui t'adore toujours , reprîmes-nous ensemble.

Nous nous faisons mille questions & nous n'y répondions que par des baisers : cependant un peu remis de notre trouble , D *** me demanda par quel heureux hasard il m'avait trouvée sur ce Théâtre , & comment j'avais fait pour sortir de mon Couvent. De mon Couvent ; lui dis-je avec étonnement , est ce que tu as perdu l'esprit dans ta prison ? Toi-même , comment as-tu pu t'en sauver ? Qu'entends-tu par ma prison , reprit-il , avec une surprise égale à la mienne ? L'Univers , sans doute , était une prison & un exil affreux pour moi ; privé du bonheur de te posséder ; mais je te jure que je n'en ai point eu d'autre. Comment , ajoutai-je , ton père & le mien ne t'ont pas arrêté en descendant

le Pont Neuf à côté de T *** ? Qui
T *** ? reprit D *** , c'est lui qui
m'a appris qu'ils t'avaient enlevée dans
notre hôtel & conduite dans un Cou-
vent pour le reste de tes jours. Ah !
l'infâme, m'écriai-je, nous avons tous
deux été la dupe de son artifice ; & je
racontai à D *** les moyens dont il
s'était servi pour me rendre la victime
de son indigne amour , que je ne pus
lui déguiser , sans pourtant lui avouer
qu'il en eût été récompensé. D *** me
fit plus de grace que je n'en méritais ;
il ne parut pas avoir le moindre doute
sur ma conduite , & il me raconta la
fourberie dont il avait aussi été la
dupe. Je l'aimais , ajouta-t-il , & il
avait gagné ma confiance , au point
que je lui contai toute notre aventure ;
je lui avais fait plusieurs fois en plai-
santant le portrait de ton pere & du
mien ; je me rapelle à present qu'il
me faisait mille questions qui me pa-
raissaient indifférentes pour lors, & qui
me confirment aujourd'hui sa trahison.

Le

Le

ne te

avec

joux c

sans c

vai un

c'était

elle ét

comm

grand

la mai

gusses

& de l

faire c

même

bague

venait

l'instan

faire ce

e tems

devant

billet p

gagné.

voulais

l me p

J. Pa

Qui
qui
dans
Cou-
Ah!
s tous
& je
ont il
Étime
e pus
vouer
** me
itais;
doute
nta la
été la
& il
point
nture;
n plai-
& du
qu'il
ne pas
& qu
hison.
Le

Le matin du jour malheureux où je ne te revis plus , je l'avais emmené avec moi , pour choisir quelques bijoux dont je voulais te faire présent , sans que tu t'en aperçusses. Je trou- vai une bague qui me plut infiniment , c'était une alliance de deux cœurs , elle était montée dans le dernier goût ; comme l'anneau s'en trouvait trop grand pour toi , je le priai d'aller à la maison , & sans que tu t'en apper- çusses , de prendre une de tes bagues & de l'apporter , afin que nous pussions faire couper celle que j'achetais sur la même forme , & la placer dans ton baguier , sans que tu fusses d'où elle venait. Il me promit de revenir dans l'instant ; l'impatience où j'étais de te faire ce petit cadeau , me faisait trouver le tems long , & j'étais prêt à aller au- devant de lui , lorsque j'en reçus un billet par un valet de l'hôtel, qu'il avait gagné. Il m'engageait à fuir , si je ne voulais être privé du plaisir de te voir ; Il me priait d'aller l'attendre chez un

des Suisses des Thuilleries, & mordonnait très-expressément de n'en pas sortir, jusqu'à ce qu'il m'y fût venu joindre. Il n'y arriva que le soir, & m'aprit que ton pere était à Paris, qu'il avait découvert notre demeure & qu'il y était arrivé à l'instant même où il t'emmenait; qu'il l'avait suivi jusques hors de Paris, & qu'il avait su du domestique, que tu allais être enfermée pour le reste de tes jours; il avait encore appris, ajouta-t-il, avec un air de douleur dont je fus la dupe, que j'étais décrété comme ravisseur, & qu'on poursuivait vigoureusement mon Procès; que je n'avais d'autre parti à prendre que de me sauver dans le Pays étranger. L'espérance de te revoir dans des jours plus heureux, m'y détermina, & je choisis celui-ci, parce qu'on me dit que j'y trouverais beaucoup de compatriotes rassemblés par des malheurs pareils aux miens.

La fortune qui m'avait été contraire en amours, me fut favorable au jeu.

je ris
restai
jours
quelq
fort e
vois n
'en ai
Vaisse
comme
heure
pere &
gent,
poursu
rien av
que j'é
l'exécu
étant to
puissan
Nou
l'écrire
de D.
endren
éponse
ous co
L'am

Je risquai une partie de l'argent qui me restait ; je gagnai gros les premiers jours , elle me quitta ensuite pour quelque tems , mais je rentrai depuis si fort en grace avec elle , que je me vois maître de plus de 20000 ducats : j'en ai placé les trois quarts sur différens Vaisseaux qui doivent revenir incessamment , & j'en attendais le retour heureux , pour en faire part à mon pere & savoir de lui , si à force d'argent , on ne pourrait pas arrêter les poursuites , que j'imaginai que le sien avait faites contre moi. Je lui dis que j'étais sensible à ce projet , & que l'exécution en devenait plus facile , étant tous deux réunis , & hors de leur puissance.

Nous prîmes sur le champ le parti d'écrire à mon frere , qui était intime de D *** , & qui m'avait toujours tendrement chérie. Nous reçûmes sa réponse au bout de huit jours ; elle nous combla de joie.

L'amitié qui avait toujours uni mon

pere avec celui de D *** , ne lui avoit pas permis la moindre démarche contre son fils : nous avons été long-tems le sujet des regrets & des pleurs de l'une & de l'autre famille; mais elles ne désiraient toutes deux que de nous revoir & de réunir leur joie & leurs enfans. Dans le même tems les Vaisseaux sur lesquels D *** avoit placé son argent revinrent à Rotterdam ; ils rapportèrent plus de trois cens pour cent de profit : il réalisa ses fonds dans peu de jours, & nous emportâmes pour plus de 460000 liv. de bonnes Lettres de changes sur Paris. Nous nous en revînmes par Bruxelles , où il nous arriva un accident que nous n'avions guère prévu ; ce qui pensa nous rejeter dans de nouveaux malheurs. Nous voulûmes sacrifier un jour pour visiter cette Capitale des Pays-Bas : nous parcourûmes dans la matinée ce qui méritoit le plus notre attention , & nous allâmes l'après-midi à la Comédie. Jugez de ma surprise , quand j'eus

vis T *** paraître. D *** le reconnut, quoique sous le masque, d'autant plus facilement, qu'il était prévenu qu'il jouait l'Arlequin ; mais il se contenta si bien que je n'aperçus pas en lui la moindre émotion : je cachai la mienne de mon mieux, & nous revînmes à notre auberge. D *** me proposa, pour jouir de la fraîcheur de la nuit, de partir sur le champ. Cette proposition était trop de mon goût, pour que je n'y applaudisse pas : il descendit donc, à ce qu'il me dit pour compter avec l'hôte, & pour faire amener les chevaux de poste ; mais il s'esquiva & courut à la Comédie. Il y trouva T *** ; il commença par lui faire des reproches en termes assez mesurés, parce qu'ils étaient dans un lieu qui ne lui paraissait pas propre pour sa vengeance. L'audace de T *** fut excitée par la douceur de D *** ; il prit pour faiblesse ce qui n'était que l'effet de la prudence. D *** conserva son sang froid : mais voyant qu'il ser-

vait d'éguillon à l'insolence de T***, il lui reprocha durement sa noirceur & sa trahison. T*** était plus emporté que courageux, & D*** était aussi plus brave que prudent : le combat ne fut pas long, T*** tomba de deux coups d'épée ; & D*** le croyant mort, s'en revint promptement au logis : les chevaux étaient à la chaise, nous y montâmes & nous partîmes sur le champ. Je m'étais bien gardée de faire la moindre question à D*** devant les gens ; mais si-tôt que nous fûmes seuls, je le priai de me dire où il avait été : il ne me fit qu'une réponse vague, & le froid qu'il y mit, me fit craindre qu'il n'y eût eu une explication avec T*** ; elle n'aurait pas été à mon avantage. Mais si-tôt que nous fumes sur les terres de France, il m'aprit qu'il avait reconnu T***, qu'il ne m'en avait rien fait paraître, crainte que je ne m'oposasse à la juste vengeance qu'il méditait ; qu'en dix minutes il avait joint T***, lui avait

rep
sur
d'in
don
nou
d'êt
N
aver
tres
tôt a
mes
nous
tés,
men
l'usag
ce,
plus
mon
goût
glige
avaie
Nous
eurer
chagr
leur a

reproché sa perfidie & l'en avait puni sur le champ. Pour ne pas me causer d'inquiétude , il avait différé de me donner cet éclaircissement , tant que nous avions couru quelques risques d'être arrêtés.

Nous arrivâmes à Paris , sans autres aventures : nous y touchâmes nos Lettres de change , & nous partîmes aussitôt après pour A Nous y trouvâmes nos parens dans l'impatience de nous revoir ; ils en furent autant flattés , que surpris de notre fortune immense. Elle nous attira , comme c'est l'usage , les égards de toute la Province , mais en quoi elle nous flatte le plus , c'est qu'elle rétablit celle de mon pere , que sa générosité & son goût pour les plaisirs , joint à la négligence & le peu de soin de ma mere , avaient prodigieusement dérangée. Nous eûmes la satisfaction de leur procurer ce petit dédommagement des chagrins & des inquiétudes que nous leur avions causés. Nos nôtres ne fu-

rent retardées , qu'autant que l'exigèrent les cérémonies accoutumées. Elles ne furent pas célébrées avec pompe , mais avec délire : il y régnait une confusion qui la rendait plus agréable & plus touchante ; & le désordre en faisait le plus bel ornement. Tous les honnêtes gens de la Ville & des environs , nous firent l'honneur d'y assister , excepté Messieurs de Tireauvol : le pere-était mort à force de boire , & le fils d'une courbature que lui avaient donnée ses paysans.

Nous vivons contens , comblés des biens de la fortune , de l'amitié de nos parens , de la tendresse de nos cœurs ; & si nous pouvions désirer quelque chose , ce serait d'être encore plus amoureux.



LA MARMOTTE
PARVENUE ;
 OU
 L'HISTOIRE
*DE LA DEV****.*

JE suis née à Saint Jean de M...
 dans la Vallée de Barcelonnette.
 Chassée par la misère du Pays & par la
 rigueur du climat, mon pere m'ame-
 nait tous les hyvers à Paris. Il jouait
 de la vielle, ma mere montrait la cu-
 riosité, & je portais la marmotte. Mais
 je les perdus bientôt tous deux : je n'a-
 vais que dix ans, lorsque mon pere
 mourut, & ma mere ne lui survécut
 pas plus d'un an. Rien ne me rapellait
 dans ma patrie : je résolus de rester
 à Paris : j'avais tant oui parler des for-

tunes rapides de plusieurs de mes compatriotes, que j'en conçus des espérances ; elles n'ont pas été trompées.

Je trottais cependant assez long-tems dans les rues de Paris, sans que la fortune fît rien pour moi.

J'avais treize ans, j'étais grande & bien faite, & l'on eût dit que l'amour m'avait donné une dispense d'âge pour jouir de ses plaisirs ; c'était le seul patrimoine que je possédais ; aussi avais-je résolu de le bien faire valoir ; l'occasion s'en présenta bientôt.

Je servais de modèle au célèbre B **, & il avait fait d'après moi une Leda, que les connaisseurs préféraient à celle du Corrège. Il l'a fit voir un jour à M. le Comte de N*** Envoyé de Naples, qui en fut frappé d'admiration, & convint qu'on ne pouvait regarder sans jalousie le divin Cigne qui la possédait. Votre imagination, dit-il, à M. B ** est souvent plus heureuse que la nature ; je vous proteste, reprit ce Peintre, que les louan

ges que vous donnez au pinceau ne sont dues qu'au modèle : ce tableau est d'après une jeune fille qui vient ici tous les jours pour un écu. Est-il possible, s'écria le Comte ! Quoi ! cette beauté n'est pas aussi célèbre que la * * *, & aussi riche que la Des * * *. J'entrai sur le champ : mon apparition frapa le Comte agréablement. Il me dit des choses obligeantes auxquelles je répondis avec un modeste embarras qui acheva de lui faire tourner la tête. Je n'eus pas besoin d'expérience pour m'apercevoir de la vive impression que j'avais faite sur lui, & je conçus dès ce moment des espérances très flatteuses pour ma fortune : elles ne tardèrent pas à être remplies. En sortant de chez M. B * *, je trouvai un laquais de M. l'Envoyé, qui m'engagea à le suivre chez son maître. Cette proposition était trop de mon goût pour m'y refuser : je me laissai conduire à l'Hôtel du Comte, & je n'en sortis plus que pour occuper un

apartement magnifique. Soit par tendresse ou par vanité, le Comte m'accabla bientôt d'habillemens superbes & de bijoux de toute espèce : enfin d'un fixième étage du Fauxbourg S. Marceau, je tombai dans un carrosse de vernis de Martin, & je fus transformée en une Dame de conséquence.

J'eus bientôt saisi ce ton d'aisance que l'on prend souvent pour le fruit de l'éducation : je me montrai aux Spectacles, aux promenades ; & je n'y eus pas plutôt paru, que je devins la beauté à la mode.

Un jour que je sortais du Palais Royal & que je faisais envain appeler mon carrosse, le Chevalier de Lunac que j'avais vu chez une Dame de ma connaissance, m'offrit le sien ; je l'acceptai : il me conduisit chez moi, je l'y retins à souper. M. l'Envoyé était à Versailles. Je vis du premier coup d'œil que le Chevalier était amoureux ; je n'oubliai rien pour l'enflâmer davantage. Lunac revenait

de
éta
por
nai
fran
ger
por
est
insu
fair
pre
des
dai
dem
décl
man
cep
dire
y vo
ce &
qui
étou
beau
prop
en ti

de faire ses caravannes à Malthe : il était jeune & avait un penchant décidé pour les Dames de mon rang. Il venait d'hériter d'une centaine de mille francs ; je ne crus pas devoir le négliger : d'ailleurs le Comte devenait importun , & l'importunité de l'amour est de toutes les persécutions la plus insupportable. Je résolus de m'en défaire : je ne voulus cependant pas rompre avec lui , que je ne fusse assurée des sentimens du Chevalier. Je ne tardai pas à en être satisfaite : dès le lendemain il m'envoya une pompeuse déclaration , accompagnée d'un diamant que j'avais trouvé beau. J'acceptai l'une & l'autre , & je lui fis dire que je l'attendais à souper ; il y vola : il m'exprima sa reconnaissance & son amour avec un bredouillage , qui manqua vingt fois de me faire étouffer de rire. Nous soupâmes avec beaucoup de gaieté : je lui tins les propos les plus agaçans ; il voulut en tirer avantage , mais avec un hom-

me qui débutait comme lui, il y avait des ménagemens à garder. Toutes les menues faveurs propres à faire naître l'amour, à rendre le goût plus vif, je les lui accordai gratuitement : toutes celles qui pouvaient l'émousser, le satisfaire, je les refusai net ; je lui dis qu'il fallait se connaître & les mériter. Le grand usage que le Chevalier avait des femmes lui rendait leurs expressions familières ; mériter en notre style, est payer cher & comptant : le Chevalier sentit toute l'énergie de ce mot & contraignit l'ardeur de ses feux jusqu'au lendemain matin, qu'il m'apporta un contrat en bonne forme de six cens livres de rente sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Je crus que je pouvais me rendre à cette preuve de son amour, & j'écrivis à M. l'Envoyé de prendre son parti ; peut-être était-il déjà pris, car il y avait huit jours que je ne l'avais vu.

Le Chevalier aimait le plaisir, je ne le haïssais pas ; c'était tous les jours

nour
fêtes
nous
devi
de la
Parn
na, l
nime
dix-n
plus
intér
jolies
l'avai
à son
sa déf
To
motif
attaqu
aperç
ambit
Le pen
quis n
je ne
mien.
Le M

nouveaux divertissemens , nouvelles fêtes , nouvelles parties de campagne : nous y louâmes une petite maison , qui devint tous les soirs le rendez-vous de la plus brillante jeunesse de Paris. Parmi ceux que le Chevalier m'y amena , le Marquis de F*** me plût infiniment : c'était un jeune homme de dix-neuf ans , qui joignait à la taille la plus élégante la physionomie la plus intéressante. Il avait été à toutes les jolies femmes de Paris ; pas une ne l'avait gardé : il crut que je manquais à son triomphe , & moi j'imaginai que sa défaite assurerait ma gloire.

Tous deux poussés par le même motif , nous ne tardâmes pas à nous attaquer ; mais bientôt nous nous aperçûmes qu'en croyant servir notre ambition , nous n'avions suivi que le penchant de nos cœurs : le Marquis me pressa de faire son bonheur , je ne résistai pas , & je comblai le mien.

Le Marquis était amoureux comme

un écolier, & j'étais si folle de lui, que je résolus de lui sacrifier le Chevalier : cependant il lui restait encore quelque chose de la succession, qui me tenait au cœur, car le Marquis n'avait que du plaisir à donner. Pour me dédommager de cette petite perte, je jettai les yeux sur un jeune Anglais. J'allai dans cette intention à l'Opéra, où je sçavais que le Milord ne manquait pas ; il y vint effectivement : il m'aperçut & passa dans ma loge. Je lui demandai s'il n'avoit pas son carrosse, & s'il pouvait me remener ; il me dit qu'il en serait enchanté : il me donna la main & me conduisit chez moi ; je l'invitai à monter, le Chevalier était indisposé, & ne devait pas venir.

Le Milord ignorait toute cette déclaration ordinaire de la tendresse, tous ces petits soins, ces petites prévenances qui sont autant de fadeurs : il était net dans ses propositions, & ma réponse ne fut pas plus obscure.

Tout

Tout
comp
ings
aire
euls
nçon
la plus
était
qui po
ent le
avant
regard
que no
point,
es mar
qui éta
dans so
après l
donc .
souhaite
écir.
L'éto
un tort
rer: j
y rép
J. Pa

Tout était convenu ; le Milord était à
compter son amour en soupirs ster-
lings , lorsque le Marquis entra , sans
faire attention que nous n'étions pas
seuls : il se mit à me caresser de la
façon la plus familière ; je lui opposai
la plus forte résistance : comme il n'y
avait pas accoutumé , il cherchait ce
qui pouvait la causer , lorsqu'il aper-
çut le Milord ; mais il ne s'en gêna pas
davantage. L'Anglais qui nous avoit
regardés avec de grands yeux , voyant
que notre petit manège ne finissait
point , ne se crut pas fait pour garder
les manteaux , & ramassant son argent
qui était resté sur la table , il le jeta
dans son chapeau , & sortit. Je courus
après lui : mais , Milord , écoutez-
donc adieu , adieu , dit-il ,
je vous souhaite vous beaucoup davantage de
succès.

L'étourderie du Marquis me faisait
un tort qu'il n'était pas en état de ré-
parer : je lui fis des reproches ; mais il
m'y répondit par ses caresses , & mes

plaintes en expirant sur ses lèvres, se changèrent en plaisirs. Je fus obligée de garder encore le Chevalier: mais je n'en conservai pas moins le Marquis qui ne manquait pas de venir me trouver si tôt que son rival était sorti. Peu s'en fallut un jour que nous ne fussions pris. J'avais renvoyé à mon ordinaire le Chevalier sur les onze heures & je le croyais chez lui: il y avait effectivement retourné; mais il y avait trouvé plusieurs de ses amis qui l'avaient emmené au bal. Le Chevalier s'y ennuyait; il en sortit dès quatre heures, & s'avisa de venir passer le reste de la nuit chez moi. Mon laquais que le Marquis de F*** avait battu quelques jours auparavant, profita de cette occasion de se venger, & ouvrit sans nous avertir: mais Julienne ma femme de chambre, qui avait entendu frapper, s'était levée & vint nous éveiller. Le Marquis n'eut que le temps de passer dans la garde-robe qui était à côté de mon lit. Le Chevalier

entra : on s'était bien gardé d'apporter de la lumière ; on cherchait à en allumer, & on faisait son possible pour ne pas réussir. Le Chevalier qui avait froid, se dépêchait de se mettre en état de se coucher ; il s'y trouva avant qu'on fût parvenu à avoir de la lumière & nous tira d'embarras, car il n'aurait pas manqué de découvrir les hardes du Marquis qu'il avait été contraint de laisser sur une chaise. Je sentais qu'il ne devait pas avoir trop chaud & je résolus de les lui porter. Je me plaignis à plusieurs reprises d'un grand mal de ventre, & sous ce prétexte je passai dans ma garde robe.

Le Marquis, sur qui le froid ne faisait pas l'effet que j'avais craint, me prit la main, & je sentis qu'il me proposait de faire au pauvre Chevalier, ce qu'il croyait devoir appréhender le moins. J'en trouvai l'idée si plaisante, que je m'y prêtai sur le champ ; & la rapidité de ses caresses me les eût fait prendre pour un songe, s'il y eût

eu moins de réalité. Cependant quelques soupirs mal étouffés, manquèrent nous décélér : le Chevalier qui les avait entendus, crut que je me trouvais mal, & sauta en bas du lit. J'entendis qu'il cherchait la porte ; je voulus me sauver : mais le Marquis ne voulait pas me laisser aller, je le repoussais, il me retenait ; enfin les mouvemens que je fis pour me débarrasser, abrégèrent la petite dispute muette qui se passait entre nous, en en détruisant le sujet tout-à coup ; elle finit comme le Chevalier entraît : il me donna bonnement la main pour m'aider à regagner le lit, & me demanda avec une inquiétude, qui pensa me faire éclater de rire, comment je me sentais ; je lui répondis que je venais de souffrir ce qu'il n'avait jamais éprouvé. Enfin nous nous mîmes au lit ; il s'endormit, & le Marquis sortit sans être aperçu.

Un certain la F****, qui était ami du Chevalier, avait aussi voulu être son Lieutenant, je lui avais été

tout
tion
férie
je m
F * *
gine
tous
de fi
le Ma
ré ; n
rente
pas ;
pas à
qu'il
tude
Il
cette
d'un f
cet an
amis,
on ve
chérif
prend
Le
me fai

toute espérance à la première proposition qu'il m'en fit , en l'assurant très-sérieusement que s'il osait continuer, je m'en plaindrais au Chevalier. La F*** avait trop d'usage , pour imaginer que son ami n'eût pas le sort de tous ceux qui paient : il nous examina de si près , qu'il s'aperçut que c'était le Marquis de F*** qui lui était préféré ; mais ses conjectures , toutes apparentes qu'elles étaient , ne lui suffirent pas ; il voulait des preuves , il ne tarda pas à en avoir : il nous guetta si bien qu'il nous surprit un jour dans l'attitude la moins équivoque.

Il courut régaler le Chevalier de cette aventure , en quoi il prit le parti d'un sot , & il en fit la démarche. Sur cet article on ne détrompe point ses amis , on les perd , on les aliène quand on veut leur ôter une erreur qu'ils chérissent , & dont leur amour propre prend la défense.

Le Chevalier accourut sur le champ me faire le sacrifice de l'indiscrétion :

de son ami, qu'il apellait une calomnie affreuse. Je ne dis pas un mot pour ma justification, sa passion parlait assez en ma faveur; avoir une maîtresse infidelle, c'est ce que l'on craint tous jours, & ce qu'on ne croit jamais. Je ne conçois pas trop cette contrariété; mais je sçai très-bien que ce qui blesse notre vanité, ne peut s'accorder avec aucune de nos idées. D'ailleurs la confiance qui est une faiblesse assez commune à tous les hommes, devient une nécessité dans les amans; & le Chevalier content parce qu'il était trompé, éprouvait que l'erreur est le vrai bonheur des humains.

Cependant l'attachement du Chevalier me déplaisait de plus en plus; je le trouvais toujours la dernière fois que je le voyais plus laid, plus barbouilleur, plus sot que de coutume: je pris la résolution de m'en défaire une bonne fois.

Qu'ai-je appris, Chevalier, lui dis-je, un jour; on m'a assuré que

vo
co
sça
qu
je
j'on
agi
c'es
ne
rep
con
tar
erre
faul
&
nez
il fa
con
Mai
lez
ou
n'av
en
le co
livre

votre famille prétend que je vous suis
coûteuse , que je vous ruine : vous
sçavez mes procédés ; il y a un mois
que je n'ai pas reçu un louis de vous ,
je me suis endettée de tous côtés ,
j'ose me flatter que tout autre en aurait
agi autrement : vous me connaissez ,
c'est à vous à me faire justice. Person-
ne ne vous en rend plus que moi ,
reprit vivement le Chevalier ; ma re-
connaissance sera éternelle , & je ne
tarderai pas à tirer ma famille de son
erreur. C'est bien dit , Chevalier , il
faut la tirer de cette erreur grossière ,
& pour me faire voir que vous pre-
nez quelque intérêt à ma réputation ,
il faut partir demain ; c'est la seule re-
connaissance que j'exige de vous.
Mais , ma bonne amie , comment vou-
lez - vous Partez Chevalier ,
ou ne me voyez jamais. Si vous
n'avez pas d'argent , je vais vous
en donner ; vous pourrez prendre
le coche d'eau , qui vous coûtera trois
livres. Tenez , en voilà quinze , c'est

quatre fois plus qu'il ne vous faut.

Le Chevalier les prit humblement, il soupa encore avec moi, & partit le lendemain; il revint quelques mois après : mais ma porte lui fut fermée.

J'aimais le Marquis de toute mon ame, & quand on aime de bonne foi, la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable : cette belle passion me faisant perdre mes vues d'ambition, m'eût enfin réduite à mon premier état, si la famille du Marquis ne m'en eût séparée, en lui achetant une Compagnie de Dragons dans le Régiment de la Reine. Je n'en fus pas inconsolable ; ce train de vie dérangeait les projets de fortune que j'avais concertés : revenue de mon amour romanesque, j'y travaillai si sérieusement, qu'en très-peu d'années, je me fis dix mille livres de rentes bien assurées, sans compter un mobilier fort honnête, & pour plus de dix mille écus de diamans, qui, à la vérité, m'ont attiré bien des envies.

Enfin

Enfin , le Clergé , l'Epée , la Robe & la Finance , chacun y contribua ; le dernier fut le Président de V***. Il m'arriva une histoire avec lui , qui mérite bien une petite distinction ; c'était le jour d'une de mes fêtes , car j'en ai toujours eu bon nombre.

Le Président m'avait envoyé la veille un très-beau surtout d'argent avec des vers , qu'il faisait aussi facilement qu'il rendait des Jugemens. Empressé de jouir du plaisir que me devait causer son présent , il vint chez moi dès neuf heures du matin. Le Chevalier de M** , qui siégeait pour lors en l'absence du Président , fut obligé de lui céder la place ; il n'y avait pas de tems à perdre. Ma femme de chambre me vint avertir que le Président était sur l'escalier : nous ne scavions où cacher le Chevalier ; nous le fourrâmes sous un grand panier d'osier à chauffer le linge ; nous l'entourâmes de notre mieux avec une chemise , un peignoir ; . . . enfin le Président.

L. Partie.

L.

entra. Je le remerciai de son bon-
quet ; mais il tomba dans le détail du
poids , du contrôle , de la façon , &c.
il ne finissait point. Le pauvre Che-
valier plié en trois sous le panier n'é-
tait pas fort à son aise ; il tâcha petit
à petit de se traîner avec le panier
hors de la chambre ; il crut que le
Président ne s'en apercevrait pas :
effectivement il y aurait réussi , si par
hasard le Président n'eût refermé la
porte en entrant : le Chevalier fut
donc obligé , après une pénible &
longue marche , de rester à la por-
te , ne pouvant l'ouvrir sans se dé-
couvrir. Ma femme de chambre qui
voulut entrer , poussa la porte ; voyant
qu'elle résistait , elle la poussa avec
plus de force : le panier tenait ferme
tant qu'il pouvait pour n'être pas cul-
buté. Tout cela fit du bruit , le Prési-
dent se retourna ; ha ha ! dit-il , ce
panier qui était près de nous , il y
a un instant , se trouve maintenant
contre la porte , cela me paraît singu-
lier : il
le pan
l'enten
sur la
Le Pré
bientôt
voyant
ment d
ête du
ne pût
e , &
partem
culbuta
en faisa
maison
Préside
un pan
lépité &
ieux ,
qu'il m
gner po
dit qu
mais je
er ses
ser cor

hier : il se leva pour voir de plus près
le panier ambulant ; le Chevalier
l'entendit & se sauva avec le panier
sur la tête , crainte d'être reconnu.
Le Président courut après & l'eut
bientôt attrapé ; le Chevalier se
voyant pris , se débarrassa adroite-
ment du panier , & le campa sur la
tête du Président , qui plus mal adroit ,
ne pût s'en dépêtrer. Il perdit la car-
me , & au lieu de rentrer dans l'a-
partement , il enfla la porte , &
culbuta du haut en bas de l'escalier
en faisant des cris affreux. Toute la
maison accourut & trouva Mr. le
Président en guise de réchaud , sous
un panier à chauffer du linge. Le
dépît & la honte le rendirent si fu-
rieux , qu'il fit remporter le surtout
qu'il m'avait donné. Je le fis affi-
ner pour me le rendre : il répon-
dit qu'il l'avait seulement prêté ;
mais je le menaçai de faire contrô-
ler ses vers & de les lui faire signi-
fier comme mon titre. Il craignit

124 *La Marmotte parvenue.*

que l'histoire du panier , dont il
était le héros , ne fût sçue de tout Pa-
ris ; il prévint l'éclat & me renvoya
le surtout.

Cette aventure est la dernière qui
me soit arrivée. Je jouis paisible-
ment du fruit de mes veilles & de
mes travaux ; je vis dans l'aisance ,
je vais aux promenades & aux Spectacles
étaler , pour preuve de ma
beauté , les richesses qu'elle m'a fait
acquérir.



Fin de la premiere Partie.

ont n
nt Pa-
rvoya

re qui
ifible-
& de
sance,
x Spe-
de ma
n'a fait